

Université Mohamed Lamine Debaghine –Sétif 2

Faculté des langues étrangères

Département de langue et littérature françaises

Niveau : 1^{ère} année licence



Présenté par : Mr. HALLAL Karim Akram

Maitre-assistant classe A Université Sétif 2

Année universitaire 2023/2024

Table des matières

I. Le redressement	4
1. Introduction	4
2. Les guerres d'Italie	5
3. Mort de la seigneurie	6
4. Renouveau du christianisme.....	6
5. Eclipse de Paris et de la scolastique	7
6. Relance de l'économie	7
7. Culture	8
8. Le début de l'unification législative.....	9
9. Conclusion.....	10
II. Le roman	10
1. Double tendance	10
1.1. Epique.....	10
1.2. Courtois	10
2. Etymologie	11
3. Romans au moyen âge.....	11
3.1. Romans antiques (XIIe-XIIIe siècles).....	11
3.2. Romans idylliques (XIIe-XIIIe)	11
3.3. Romans bretons (XIIe siècle)	11
4. Généalogie.....	12
5. La saga de la légende arthurienne	13
5.1. La quête du Graal	14
5.2. Chrétien de Troyes	14
III. Le Roman de la Rose	15
IV. La poésie	17
1. Le lyrisme.....	17
2. La poésie lyrique	18
3. La poésie didactique	18
4. Les formes poétiques.....	18
4.1. La ballade	18
4.2. Le rondeau.....	19
5. Les grands rhétoriciens	19
5.1. Charles d'Orléans	20
5.2. François Villon.....	21
V. Les romans de la table ronde	23

1.	La saga de la légende arthurienne	23
2.	De l'aventure merveilleuse à l'amour de Dieu.....	23
1.1.	L'amour courtois	23
1.2.	L'idéal chevaleresque.....	23
3.	Chrétien de Troyes	23
4.	La quête du Graal inspire les premiers romans en prose	24
VI.	Histoire et littérature.....	24
1.	Renouveau du genre	24
2.	L'écriture de l'histoire.....	25
1.	L'avènement du politique.....	25
2.	L'effort didactique.....	26
3.	Du clerc à l'humaniste.....	26
4.	Un monde en représentation.....	26
VII.	La renaissance et l'âge classique	27
1.	Artiste	28
2.	La France aux couleurs de la Renaissance	29
3.	L'Église catholique déchirée en deux : le protestantisme.....	29
3.1.	Martin Luther fait table rase	30
3.2.	Martin Luther et la vulgarisation des textes	30
4.	Les guerres de religion embrasent l'Europe	31
4.1.	Huguenots, réformés, calvinistes ou protestants ?.....	31
5.	L'Église se réforme enfin !	32
6.	Un monde en mutation	32
6.1.	L'ordre des « Lettres » et la naissance de l'écrivain.....	33
6.2.	Les publics et le rêve du « galant homme »	33
6.3.	Le poids des traditions.....	35
6.4.	Descartes et l'invention du rationalisme moderne	35
6.5.	Cyrano de Bergerac, ou le burlesque au service des idées libres	37
VIII.	L'éloquence	39
1.	Qu'est-ce que l'éloquence ?	39
2.	L'imprimé, nouvel espace de liberté.....	40
3.	L'art de la lettre	41
4.	La querelle des Lettres de Guez de Balzac.....	41

I. Le redressement

1. Introduction

Charles VII, le petit roi de Bourges, va recevoir la visite de **Jeanne d'Arc** qui lui donne le courage nécessaire pour reconquérir son royaume mais Jeanne d'Arc est bien mal récompensée par le roi qui retrouve son trône. **L'accession du dauphin au titre de roi de France de droit divin met fin au conflit entre les partis Armagnacs et les Bourguignons.** Pour terminer son œuvre, Charles VII doit encore libérer le reste du royaume. Lorsque Jeanne échoue devant Paris, il préfère négocier des trêves. En mai 1430, elle vole au secours de la ville de Compiègne, assiégée par le duc de Bourgogne. Son courage et son ardeur au combat ne suffisent pas à renverser la situation ; **elle est capturée puis livrée aux Anglais.** Son procès débute le 21 février 1431 à Rouen. L'évêque de Beauvais, Mgr Cauchon, chargé de l'enquête, ne parvient pas à établir de chef d'accusation valable : Jeanne est une bonne chrétienne. A court d'arguments, il lui reproche **de porter des habits masculins, d'avoir quitté ses parents sans leur consentement et d'avoir prêché au nom de Dieu sans l'aval des autorités ecclésiastiques.** Jeanne est reconnue coupable **d'hérésie, d'apostasie** (renoncement à la religion), de **mensonge**, de **blasphème**. Le 30 mai 1431, elle est brûlée vive sur la place du Vieux-Marché à Rouen.

Charles VII laisse Jeanne se faire brûler vive à Rouen. Partie en fumée, les Anglais sont comblés. Pourtant, en l'exécutant, ils ont perdu la partie : **le martyre de la pucelle exacerbe le sentiment national, déchaîne la haine contre les occupants et le rétablissement de la monarchie.**

En effet, depuis l'avènement des Valois, la monarchie avait peine à se remettre. Le prestige de la royauté n'était plus ce qu'il avait été. Les circonstances avaient singulièrement favorisé la haute féodalité, les grands vassaux, les ducs de Bourgogne surtout, qui apparaissaient comme les égaux du roi de France. Le rétablissement de la discipline civile et militaire fut la cause de la **praguerie**. Cette affaire fut d'autant plus grave que l'héritier de la couronne y était mêlé. Jamais encore, chez les Capétiens, on n'avait vu le futur roi en rébellion contre son père. Il y avait là un signe de l'impatience de régner qui tourmentait Louis XI. Il y avait aussi l'indice d'un **affaiblissement de la monarchie**. La praguerie avait été réprimée par Charles VII avec décision. Mais le dauphin, pardonné, n'avait pas tardé à se brouiller de nouveau avec son père

et à se mettre sous la protection du duc de Bourgogne : là, il put observer et connaître son adversaire des temps prochains. Malgré les griefs que lui avait donnés le dauphin, Charles VII fut sage de ne pas causer de discordes en l'excluant du trône. L'unité du royaume était plus précieuse que tout.

Et quand celui-ci fut roi, **il continua l'œuvre de son père**. Si la grande féodalité comptait sur le nouveau règne, elle se trompait. Seulement, Louis XI, esprit réaliste, avait bien jugé qu'il n'était pas assez fort pour la combattre en face. Il eut recours aux armes quand il ne pouvait s'en dispenser, mais sa préférence était pour d'autres moyens, **l'argent surtout** : il payait ce qu'il ne pouvait conquérir.

Il améliore les ports, les voies de communication, essaie de développer l'industrie minière ou celle de la soie. En supprimant certains péages intérieurs et en favorisant les foires, il veut attirer les marchands étrangers mais aussi favoriser les exportations. Ces politiques, très en avance sur leur temps, coûtent cher et la pression fiscale s'accroît, rendant le roi impopulaire.

Tout allait bien pour la France. L'Angleterre allait de guerre civile en guerre civile. Maximilien était devenu empereur, mais l'empereur germanique, dans ses Allemagnes divisées, continuait à avoir plus de difficultés que de puissance. Charles VIII, devenu majeur était à la tête d'un Etat pacifié, prospère et de la plus belle armée d'Europe. Une autre génération était venue. Les maux de la guerre étaient oubliés. On aspirait au mouvement, à la gloire.

2. Les guerres d'Italie

Pour préserver le pays de la guerre intérieure il fallut l'exporter. En Italie par exemple puisque, le roi français est un descendant d'une Italienne, sa grand-mère. Un esprit d'aventures soufflait en France. Beaucoup d'Italiens étaient venus et leur pays de soleil attirait. **C'était un désir, le goût de l'art, du beau, plus que celui des conquêtes, qui animait les Français.** Il y avait toutefois, dans ces guerres d'Italie, une idée politique ; c'était d'écarter Maximilien qui tenait de sa seconde femme des droits sur le Milanais. C'était aussi d'écarter l'Espagne dont les princes s'étaient emparés du royaume de Naples puis surtout le fils de Maximilien, Charles Quint qui en épousant Jeanne la Folle, l'empereur germanique deviendra aussitôt roi d'Espagne. L'expédition d'Italie, si éclatante à ses débuts, finit mal. **La guerre d'Italie, en France, ne cessa pas d'être populaire. Elle n'avait rien coûté : l'armée s'était nourrie sur l'habitant. Elle avait même rapporté, avec de la gloire, un somptueux butin.**

Cette guerre sera reprise par Louis XII, et il sera l'un des plus aimés des rois. La France se félicite des impôts, qui sont modérés, de la police, qui est efficace, de la justice, qui est juste. Le

commerce lui-même, si exigeant, est satisfait. La France finit par perdre l'Italie à la bataille de Novare en 1513.

3. Mort de la seigneurie

Les notions d'honneur, de fidélité, le jeu de représentations formés autour de la féodalité sont encore vivants. **Morte au contraire la lisions humaine entre protecteur et protégés**, entre le patron qui assure la paix et ses dépendants qui pour jouir de cette paix et de la sécurité le servent. **Les liens entre les maitres terriens et les exploitants sont établis par des contrats**, des baux de longue durée, ils sont dorénavant de nature purement économique et vidés de tout contenu sentimental. Les gros possesseurs, bourgeois, et hommes d'église ne rentre plus directement en contact avec les paysans. Ils délèguent leurs affaires à des **régisseurs** qui gèrent la rente de leurs exploitations. Plusieurs facteurs expliquent ce basculement :

- Pendant les troubles politiques, **plusieurs seigneuries changèrent fréquemment de titulaire et le seigneur « naturel » fut remplacé par de nouveaux venus, étrangers, souvent des traitres récompensés par le parti des vainqueurs. Ce transfert remet en cause la loyauté au seigneur et s'affirme donc la seule puissance royale qui après de temporaires défaillances s'est régénérée dans le combat contre les Anglais.**
- Le roi fait l'objet d'une vénération accrue. C'est lui seul qui a réussi a chassé les Anglais qui a même de protéger le peuple. Il gagne le droit exclusif de lever des taxes et des impôts qui font du coup apparaitre abusives et injustes celle qu'exige encore les chatelains. Le royaume est désormais au roi et à son armée.

4. Renouveau du christianisme

Avec l'essor de l'imprimerie un autre christianisme s'exprime, une religion beaucoup plus populaire. Le transfert des conception religieuses depuis un petit nombre de groupe d'intellectuels vers la masse entrainera un changement de tonalité du fait religieux. Les masses n'étant plus encadré aussi strictement par le clergé, cette religion plus populaire, plus vulgaire **se fonde désormais moins sur l'amour ou la contemplation intellectuelle de dieu, que sur l'idée de péché et sur la crainte de l'enfer.** Désormais le saint (les saints patrons des charités, groupement de bonnes œuvres ou bien ceux des confréries militaires) remplit la fonction d'intermédiaire de protecteur que le prêtre n'assure qu'imparfaitement. Les démons

n'ont pas moins d'efficacité que les saints. Le diable est partout, le 15ème siècle ouvre la porte à la grande époque de la **sorcellerie**. L'explication des causes des phénomènes se dirige **vers l'action d'êtres invisibles, de l'influence des étoiles ou dans des rapports irrationnels**.

5. Eclipse de Paris et de la scolastique

L'Eclipse de Paris est venue de l'écartèlement de la France, déchirée depuis 1415 entre les Armagnacs, les Bourguignons et les Anglais. Paris devenue une zone d'insécurité, il fallut transférer les lieux de pouvoir, de commerce et la vie intellectuelle dans un cadre provincial autour de centres locaux. **Par ailleurs chacun des rares grands seigneurs voulurent avoir sa cour distincte de celle du roi constituant une sorte de petits états dans l'état** (la Bourgogne, Bretagne, la Province l'Anjou). Ces petits états furent les uns après les autres réunis à la couronne, mais chacun conserva finalement sa fonction et son rayonnement provincial.

Depuis 1418 Paris n'était plus la ville du roi, car elle avait pris le parti de Bourgogne. Le roi se réfugia chez son oncle le duc de Berry (Orléans, Chinon et Poitiers). Après le retour de la paix, Paris rallié, la cour s'est habituée et demeurait au Val de Loire et même si Paris a retrouvé toutes ses activités, elle n'est plus le seul pôle de la culture française. Dijon, Aix, Beaune et dans ce Lyon porte de l'Italie foyer des grands négoce et industries nouvelles lui font de l'ombre.

Une deuxième éclipse c'est celle de l'université parisienne. **Les savants avaient moins intérêt à se rassembler tous au même point**. Victime des troubles internes de la décentralisation née du déchirement politique et de la multiplication des centres universitaires, encouragés par la circulation plus aisée des savoirs. Par ailleurs les écrivains et les artistes se sont regroupés autour de princes mécènes toujours pourvus d'or et soucieux de leur gloire, pas étonnant que le plus grand poète de ce siècle Charles d'Orléans soit un prince.

6. Relance de l'économie

Après l'arrêt définitif des hostilités, **le trésor du roi est soulagé**, les mutations monétaires s'arrêtèrent et surtout la reconstruction des campagnes n'est plus, tous les dix ans compromis par une nouvelle vague de dévastations. Après tant de misères de famines l'argent circule à nouveau, l'aisance marchandes surtout dans les grandes villes grâce à la circulation qui se fait plus active favorisé par des routes mieux aménagées. **De plus l'ouverture au commerce à l'Ouest** par la façade Atlantique favorise l'émergence de nouveaux pôles de

commerce. A noter aussi que l'autorité royale se soucie d'une façon inédite du contrôle des échanges. Elle favorise la fabrication locale au dépend des fournisseurs étrangers (en 1462 il est interdit aux commerçants de France de fréquenter la foire de Genève).

7. Culture

Ce n'est pas parce que le XV^{ème} siècle a vu se désagrèger deux armatures maitresses de la civilisation médiévale, **la scolastique et la seigneurie**, qu'on doit le considérer comme une période de fléchissement dans l'évolution de la culture française. C'est bien au contraire un temps de jeunesse, de renouveau et de grande fécondité. Cette avance coïncide avec la pénétration de certaine forme de culture, plus directement accessible à qui n'a pas reçu une éducation particulière au raisonnement, celle qui fait appel au sentiment. Cette pénétration concerne presque exclusivement les villes :

La première forme est le **sermon**, le divertissement le plus populaire et le plus recherché de l'époque. Le prédicateur célèbre, Frère Prêcheur ou Cordelier fait une tournée dans chaque ville. Il arrive avec une réputation de guérisseur dans une église, un hall ou une place tenir l'intention de milliers d'auditeurs. Dans une langue triviale, il ne parle pas théologie mais de morale pratique, il explique au gens comment gagner son salut. Loin du respect des hiérarchies, mélangeant anecdote burlesque et attaque contre les princes, il participe à l'esprit de réforme qui germe dans la société.

Avec le sermon et très voisin de lui par ces procédés et ses effets, le **théâtre**. Pièces de pur divertissement, farces, moralités, soties, prônes mais la principale distraction collective les drames religieux, les « mystères ». Pièces montées par des confréries pieuses spécialisées, ce sont des œuvres interminables, jouées en plusieurs journées. Elles exposés par des allégories très facile à comprendre le problème central du christianisme celui du salut. Soutenues par des centaines de personnages et de décors, elles contribuèrent à l'éducation de l'âme populaire.

Par ailleurs après la longue domination du gothique un renouvellement des procédés s'est produit vers 1420 et a fait surgir un art nouveau, tout différent, le flamboyant : caractéristique d'un style gothique tardif. **Les nombreux motifs sculptés font penser à des flammes. Art très libre et savant, il simplifie la construction, la réduit à ses organes essentiels.**

En même temps naît la grande peinture. **Les amateurs préfèrent le tableau peint sur panneau de bois qui a l'avantage de pouvoir s'exposer dans les petites pièces.**

Pendant longtemps la peinture est d'abord utilisée pour décorer les murs des châteaux ou des églises, avec des scènes profanes ou religieuses ou de simples dessins géométriques répétitifs. Les cathédrales gothiques, en ouvrant largement les murs, enlèvent aux fresquistes un support essentiel, et la couleur s'exprime plutôt par le vitrail. La peinture sur panneau de bois connaît alors une période brillante, et les retables se multiplient. La peinture se laïcise : le plaisir des yeux l'emporte sur la méditation religieuse des époques précédentes.

La musique

D'abord **monodique** pour les chansons des troubadours et trouvères du XIIe siècle, elle devient **polyphonique** à la fin du XIIIe siècle. Apparaissent alors des formes musicales qui vont se fixer et perdurer, comme la ballade, le rondeau ou le virelai, petite pièce à danser de quatre strophes. Désormais, dans la notation musicale, les valeurs des notes sont indiquées par des couleurs, d'abord rouges et noires, puis blanches et noires au XVe siècle

La langue française

La langue française entre en littérature : les auteurs du XIVème et XVème siècle écrivent en **phonétique**, au gré de leurs humeurs. A cette époque, **le français n'est pas encore codifié par une grammaire et un lexique**. Les textes sérieux, religieux ou scientifiques sont encore rédigés en latin, langue des échanges intellectuels européens. Mais la littérature en langue parlée émerge.

Un dernier signe de la vitalité du Moyen Age finissant **la renaissance intellectuelle**. Dès 1470, Guillaume Fichet introduit dans l'université de Paris un premier ferment d'humanisme, *Elegantiae de Valla*, le livre de base de la philosophie nouvelle. Puis c'est autour de Robert Gaguin, de professeurs italiens et de réfugiés grecques de diffuser les doctrines platoniciennes.

8. Le début de l'unification législative

La loi sort de la tradition coutumière fondée sur l'oral pour être désormais écrite. Au cours des siècles, les privilèges transmis par tradition orale ont été accordés d'une commune, d'une ville ou d'une région à l'autre, au gré des aléas de l'histoire. Il existe alors une mosaïque de **370 d'ensemble coutumiers**. Afin de mieux gouverner, la royauté souhaite les classer et les codifier par écrit pour renforcer leur lisibilité et leur impact. L'uniformisation de l'ensemble est à ce prix. Or touché aux coutumes s'est évolué sur un terrain sensible : le risque de révolte

est toujours latent. A cette date les coutumes sont formalisées par écrit. Le droit publique et privé sont écrit et différencié.

9. Conclusion

Le XVe siècle est une période riche en événements : fin de la guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre, découvertes de l'imprimerie et de l'Amérique, chute de l'Empire romain d'Orient, naissance de l'humanisme, début de la Renaissance en Italie, mise en place de l'État et de l'idée nationale en France, etc. Autant de moments fondateurs pour la France.

II. Le roman

1. Double tendance

Le moyen âge peut être ramené à deux grandes tendances qui se succèdent dans le temps et qui expriment bien comment les hommes de cette époque donne un sens à leur vie. Les chansons de geste (matière de France) et les romans de chevalerie (matière de Bretagne) traduisent en littérature ces deux conceptions :

1.1. Epique

Sujet : matière de France

Caractères : simplification, grandeur surhumaine, merveilleux chrétien

Idéal : service épique (prouesse), joie du danger, ambition, honneur féodal, sens de la patrie, foi en Dieu, dévouement et esprit de sacrifice

Récompense : vie noble, le paradis après la mort.

Influence : Idéal de grandeur et de sacrifice dans toute l'Europe

1.2. Courtois

Sujet : Matière de Bretagne

Caractères : complication, grandeur des vertus guerrières, merveilleux féérique.

Idéal : service d'amour (soumission à la dame), politesse, urbanité.

Récompense : attention de la dame

Influence : idéal courtois d'amour idéal et de bienséance dans toute l'Europe.

2. Etymologie

Roman : mot médiéval issu du latin (*romanice*, adv : « à la romaine »), qualifiant à l'origine ce qui est contraire aux usages et à la langue des francs. Puis trois sens :

1. La langue vulgaire issue du latin qui donnera le français ;
2. Toute composition en langue vulgaire ;
3. Un genre littéraire dont les règles ont été fixées aux XVIIe et XVIIIe siècles.
« Mettre en roman » (à partir de 1150) signifie écrire dans la langue romane en adaptant le plus souvent des modèles latins.

Les romans du moyen âge n'ont rien à voir avec les romans d'aujourd'hui. Ils sont souvent en vers, entrecoupés de dissertations et de digressions.

3. Romans au moyen âge

3.1. Romans antiques (XIIe-XIIIe siècles)

Récits fantaisistes, invraisemblances sur fond pseudo-antique

1150 : Roman de Thèbes

1170 : Roman d'Enéas

1260 : Roman de Troie et Roman d'Alexandre

3.2. Romans idylliques (XIIe-XIIIe)

Histoires d'amour

XIIe siècle : Flore et Blancheur

XIIIe siècle : Aucassin et Nicolette

3.3. Romans bretons (XIIe siècle)

Récit merveilleux inspirés par les légendes du pays de Galles, les légendes celtiques.

Romans mystiques : Perceval, Lancelot.

Romans d'aventures : Tables ronde, Chrétiens de Troyes.

Romans d'amour : Tristan et Iseut.

4. Généalogie

Le roman apparaît vers le milieu du XII^e siècle, soit un peu plus tard que la chanson de geste et que la poésie lyrique. Le roman se définit dès le début comme un **genre réflexif**. La chanson de geste et la poésie lyrique ont en commun d'être destinées à être chantées. Le roman est le premier genre littéraire destiné à la lecture. A la lecture à haute voix, certes, la lecture individuelle ne se répondra que plus tard.

Les plus anciens romans restent proche de la chanson de geste par leur structure (rimes en séries comme dans la laisse épique) et par leur fond (prédominance des scènes de batailles sur les épisodes sentimentaux).

Mais, déjà, quelque chose a changé : c'est **l'abondance des descriptions**, qui sont relativement longues, précises et minutieuses. De même, apparaissent de nombreux **monologues**, parfois influencés par la grande poésie lyrique courtoise : certains sont de véritables lamentations funèbres ; d'autres, ceux que prononcent les héroïnes, s'exercent à l'analyse des mouvements passionnels. La psychologie s'engouffre dans la littérature.

Le roman ne cherche pas à jouer des effets affectifs, physiques même, du langage et du chant. Il laisse **l'attention se concentrer sur un récit** dont il ne prend pas l'initiative de rompre la continuité, laissant au lecteur celle de le maîtriser, de le structurer, d'y réfléchir, de le comprendre. Un style et une rhétorique qui privilégient la narration. Un appel, parfois explicite, à **la réflexion du lecteur**. Ces deux traits sont deux constantes du roman médiéval.

Les auteurs de ces romans sont bien entendu, des **clercs** capables de lire le latin et de le traduire. Ils prétendent même **suivre leur modèle** avec le plus grand respect et la plus grande fidélité. Ils se font gloire de leur compétence **d'historiens** qui leur permet d'informer de façon **véridique** leurs contemporains ignorants du latin sur les grands événements du passé, en choisissant la source la plus sûre et en la traduisant avec exactitude. Le genre romanesque, qui deviendra le plus libre qui soit, est donc emprisonnée à ses débuts dans l'espace étroit de **traduction**, tandis que sa seule ambition est celle de **la vérité historique**.

Mais voilà que cette dans cette entreprise un élément en apparence circonstanciel va bouleverser le destin du roman. **Tandis que l'action des romans se situait dans l'Antiquité** et que leurs sources étaient des sources antiques, la prétention à la vérité historique pouvait être maintenue. Il n'en va plus de même dès lors que l'action s'est transportée dans les **îles**

bretonnes et que les romanciers prennent pour source l'œuvre d'historiens qui leur sont contemporains. En quittant l'Antiquité et le monde méditerranéen pour la Bretagne et le temps du roi Arthur, le roman **renonce à la vérité historique**, référentielle, et doit se chercher une autre vérité. **Une vérité qui celle du sens**, un sens qui se nourrit pour l'essentiel d'une réflexion sur la chevalerie et l'amour.

5. La saga de la légende arthurienne

Tous les récits en vers et en prose centrés sur la saga du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde forment la matière de Bretagne. À partir du XII^e siècle, cette légende est transcrite en vers français par Robert Wace dans le *Roman de Brut* - c'est-à-dire de Brutus, petit-fils d'Énée¹ - qui relate la naissance d'Arthur, ses exploits, ainsi que ceux des chevaliers de la Table ronde. Jusqu'au XIV^e siècle, différents auteurs ajoutent des aventures à cette trame : Chrétien de Troyes est le plus célèbre d'entre eux.

Le merveilleux

Le merveilleux domine les romans arthuriens peuplés d'êtres surnaturels, tels l'enchanteur Merlin ou les fées Viviane et Morgane. Les chevaliers vivent des aventures extraordinaires : ils combattent des dragons avec des armes magiques comme Excalibur². Ces phénomènes merveilleux sont christianisés et transformés en signes divins, voire en miracles lorsque le Christ enfant apparaît dans le Graal, au centre de la Table ronde.

Amour

Exaltant un désir jamais comblé, l'amour courtois guide les héros. Comme la *fin'amor* (amour raffiné) n'est possible que hors mariage, les rencontres amoureuses sont malaisées et les exploits ardues. Mais au XIII^e siècle, la doctrine chrétienne considère l'amour d'un humain comme un péché. Seuls les chastes peuvent accomplir la quête du Graal, seul l'amour de Dieu mérite que l'on s'y attache.

Les romans du Graal mêlent amour courtois et amour sacré. Dans le Lancelot-Graal, l'amour adultère de Lancelot pour la reine Guenièvre en fait l'un des héros de la Table ronde puisqu'il lui donne la force d'accomplir ses exploits, mais l'exclut des mystères du Graal,

¹ Fils du mortel Anchise et de la déesse Aphrodite (Vénus), est l'un des héros de la guerre de Troie. Il est chanté par Virgile dans l'Énéide, dont il est le personnage central.

² Excalibur est l'épée magique légendaire du roi Arthur, elle protège son porteur de toute blessure.

réservés aux purs. Plus le roman se centre sur le Graal, plus l'amour divin est magnifié. Pourtant, Galaad, l'élus de Dieu, reste le fils du pécheur Lancelot.

L'idéal chevaleresque

Témoignant d'un idéal aristocratique fondé sur la chevalerie et la féodalité, ces romans relèvent de la littérature militante. Contrairement aux rois capétiens, Arthur prend conseil auprès de ses chevaliers, tous égaux autour de la Table ronde, symbole de justice.

Chrétien de Troyes moralise cet idéal : prouesse, mesure, charité et honneur glorifient la cour arthurienne. Progressivement, la quête des chevaliers devient spirituelle : l'aventure du Graal en fait des soldats de Dieu. Seul à pouvoir approcher le Graal, Galaad, le fils de Lancelot, personnage créé par un clerc au XIIIe siècle, est presque un saint.

5.1. La quête du Graal

À l'origine, le graal est un nom commun qui désigne un vase. Au Moyen Âge, il désigne encore un simple plat creux qui apparaît dans *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes vers 1170-1180. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que le graal devient la coupe utilisée par Joseph d'Arimathie pour recueillir le sang du Christ sur la croix et qui sert à l'Eucharistie.

Le Cycle du Graal a largement diffusé cette version religieuse, liant ainsi au Nouveau Testament cet objet désormais sacré, signe de l'espoir de la rédemption et de la croyance que le monde pourra être libéré du mal.

Inspirés de la prose religieuse, les premiers cycles de romans prétendent renfermer une révélation divine. Le plus long et fameux, le *Lancelot-Graal*, raconte, à travers les aventures de Lancelot et de son fils Galaad, l'histoire du Graal, des temps christiques à la mort du roi Arthur.

Le Graal apparaît à l'assemblée des chevaliers de la Table ronde qui partent alors à sa recherche. Mais la corruption entraîne la fin du royaume arthurien et Galaad, le pur, ramène le Graal en Orient.

5.2. Chrétien de Troyes

Le plus grand romancier du Moyen Âge est Chrétien de Troyes (vers 1135-vers 1185), probablement clerc champenois, a composé six romans en octosyllabes se rapportant à la

légende arthurienne : *Érec et Énide*, *Cligès*, *Lancelot le chevalier à la charrette*, *Yvain le chevalier au lion*, *Perceval* et enfin *Tristan* qui reste introuvable.

Il s'affirme le premier comme auteur, expert en son art. Tous ses récits ont directement inspiré les romans arthuriens suivants. Il donne du monde dans lequel il vit une vision réaliste et critique : on y voit des soulèvements populaires urbains, des ouvriers au travail ; les bijoux, les réceptions, les vêtements sont abondamment décrits.

Surtout, Chrétien de Troyes remplace le ressort du merveilleux, dans l'enchaînement des épisodes, par celui du destin. C'est ce que l'on peut lire au début du roman *Perceval* : le jeune héros, qui bientôt partira en quête du Graal (le vase sacré qui a recueilli le sang du Christ lors de sa crucifixion), apparaît alors comme un être naïf et pur ; sa mère, par crainte de le perdre dans les combats, l'a tenu éloigné de la chevalerie pendant toute son enfance ; un jour, dans une forêt, il voit venir à lui cinq chevaliers. Chrétien de Troyes décrit l'éblouissement du jeune garçon, à travers lequel le lecteur saisit la fascination qu'engendrait l'image du chevalier au XIIe siècle.

Un nouvel art d'écrire

Chrétien de Troyes définit un nouvel art d'écrire fonder sur le « **sujet** », fournie par des sources orales ou écrites, sur le « **sens** », souvent imposé par un commanditaire, et sur « **la composition** », qui crée l'unité.

Chrétien de Troyes humanise les chevaliers de la Table ronde. Son talent s'impose pour décrire leurs sentiments : coups de foudre, premiers émois, aveux, tourments et joie sont délicatement exprimés. Les intrigues amoureuses structurent ses romans.

Amour et chevalerie se lient, offrant une densité affective incomparable au récit : Lancelot, qui ne peut vivre sans Guenièvre, la femme du roi, accepte honte et humiliation, mais finit par obtenir, suprême récompense, une nuit d'amour. Néanmoins, l'adultère reste une exception chez Chrétien de Troyes qui se démarque de la tradition courtoise pour défendre l'amour conjugal.

III. Le Roman de la Rose

Davantage encore qu'autour du symbole, c'est autour de l'**allégorie** que s'articule toute description du monde, au Moyen Âge. L'allégorie renvoie d'abord au procédé littéraire qui consiste à **personnifier une idée, une notion ou une réalité abstraite**, sur le modèle de *La Consolation de Philosophie* de Boèce, écrivain du VIe siècle après J.- C., qui montre un

prisonnier visité dans sa cellule par Philosophie, laquelle a pris l'aspect d'une femme. Ce procédé connaît une grande fortune dans la littérature médiévale, comme en témoigne notamment le genre dialogué de la joute verbale (en latin : disputatio ; en ancien français : jeu - parti) mettant en scène, par exemple, un « Débat de l'âme et du corps ».

Relève aussi de l'allégorie tout ce qui concerne, dans un texte, **la mise au jour d'une signification cachée, d'un enseignement religieux ou moral**. Ainsi, l'interprétation allégorique des livres historiques de l'Ancien Testament, qui relatent les combats du peuple hébreu contre ses ennemis, fait de ces combats l'image de la lutte du Bien contre le Mal. De même, certains érudits trouvent dans les œuvres de l'Antiquité classique (chez Virgile, par exemple) une série de messages annonçant la révélation chrétienne. On peut lier aussi à la tradition de l'allégorie la signification religieuse des aventures des chevaliers, dans le roman arthurien. Enfin, l'histoire elle-même se trouve interprétée – depuis saint Augustin (354-430) – comme l'expression et la manifestation des volontés de Dieu.

Le Roman de la Rose transpose **l'allégorie dans le domaine profane**. Ce long poème de 22 000 vers octosyllabiques est commencé vers 1230 par Guillaume de Lorris, qui s'est interrompu après avoir rédigé 4 000 vers ; Jean de Meung (ou de Meun) reprit l'entreprise entre 1275 et 1280 et acheva l'ouvrage. C'est Jean de Meung qui cite Guillaume de Lorris – en le désignant comme l'auteur/narrateur des 4 000 premiers vers – et indique que le début a été écrit « plus de quarante ans » avant qu'il ne prenne lui-même la plume. Guillaume de Lorris n'est pas autrement connu ; par contre, Jean de Meung a laissé plusieurs traductions françaises d'ouvrages latins (parmi lesquels, précisément, la Consolation de Philosophie de Boèce) et a fait partie de l'entourage du roi de France Philippe le Bel, qui régna de 1285 à 1314.

Le Roman de la Rose fournit l'exposé **de la doctrine courtoise**, qui est décrite à travers un songe allégorique où le narrateur cherche à conquérir une rose qui représente la femme aimée. Ce narrateur est aidé dans sa quête par des conseillers, qui sont les personnifications des diverses réalités courtoises (Bel- Accueil, Honte, Peur, Raison, Jalousie, Convoitise, etc.). Au moment où Jean de Meung relaie le premier auteur, **le ton change**, même si la recherche se poursuit et est menée à son terme (l'amant parvient à cueillir la rose) : le continuateur multiplie les digressions polémiques et les mises en question, contre les femmes et contre les valeurs prônées au début de l'ouvrage. Il expose un « art d'amour » qui relève les défauts des femmes, leurs pièges et les moyens de les déjouer, dans la lignée de l'esprit des fabliaux.

L'ouvrage a connu un succès prodigieux, attesté par le grand nombre des copies manuscrites qui ont été conservées (environ deux cent cinquante, alors que la plupart des œuvres médiévales en ancien français nous sont connues par moins de dix témoignages manuscrits). Les considérations polémiques de Jean de Meung furent abondamment discutées, et Christine de Pizan intervint, au début du XVe siècle encore, dans une « querelle du Roman de la Rose »³ considérée comme la première querelle littéraire française, parce qu'elle aborde la question de la nature de l'esthétique d'une œuvre. Autre manifestation du succès qui couronna la diffusion du *Roman de la Rose* : le songe allégorique devint une convention en poésie.

IV. La poésie

La poésie de la fin du Moyen Âge a été le genre littéraire le plus prestigieux de son temps. L'extension de la prose, le monopole grandissant qu'elle exerce sur les formes narratives tendent à donner **par opposition à toute la production en vers une unité qu'elle n'avait jamais eue**. La notion de poésie recouvre désormais tout ce qui s'écrit en vers.

1. Le lyrisme

Les genres poétiques ne portent pas le même nom au Moyen Âge et au XXe siècle. Pour nous, **est lyrique un poète qui chante ses expériences personnelles, ses amours, sa peur de la mort, son angoisse du temps qui passe, ses joies et ses peines**. Généralement, plus un poète fait croire à sa sincérité, plus il semble lyrique.

Mais le Moyen Âge n'envisage pas les choses comme nous. **Ce qui compte d'abord, c'est la forme de la poésie, et non son thème** : par exemple, quand il compose ballade ou rondeau, un poète est lyrique, même s'il écrit sur des thèmes parfaitement conventionnels et impersonnels ; au contraire, les confidences que peut faire Villon dans *Le Testament*, parce qu'elles sont inscrites dans la forme peu définie du « dit », s'apparentent à la poésie morale et didactique. Il faut donc définir ces nuances quand on évoque la poésie du XVe siècle.

³ La Querelle du Roman de la Rose est déclenchée lorsque Jean de Montreuil rédige un éloge de l'œuvre de Jean de Meung. Dès 1401, Christine de Pizan réagit vigoureusement et dénonce dans une lettre ouverte le mauvais goût et la pauvreté d'esprit de Jean de Meung.

2. La poésie lyrique

La poésie lyrique est au départ populaire, en ce sens qu'elle est faite de **chansons de toiles** (que l'on chante en tissant), racontant les plaintes d'une dame en mal d'amour, ou de **chansons à danser**, exprimant plaisamment les plaintes d'une femme mal mariée ou encore célébrant le renouveau du printemps. Puis cette poésie est devenue savante, avec le lyrisme courtois et l'expression de la *fine amor* : les troubadours du Languedoc, qui créent cette poésie au XIe siècle, sont relayés par les trouvères du nord de la France.

La chanson d'amour devient un genre noble par excellence, qui répond à une technique très précise comme à une expérience spirituelle élevée : le service de la dame est en effet une quête de dépassement moral.

Du XIIe au XVe siècle, les sensibilités changent, le statut du poète aussi. Mais la poésie reste **souvent une œuvre de commande**, elle fait partie du décor de la cour d'un grand seigneur. On ne saurait trop oublier cet aspect dans des compositions qui semblent pourtant traiter de sujets appartenant en propre à la vie du poète. Le changement vers le lyrisme personnel s'opère en fait avec Charles d'Orléans, qui sait exprimer des événements intimes à travers les moules poétiques traditionnels de la ballade et du rondeau.

3. La poésie didactique

Il n'y a guère d'œuvre littéraire de pur divertissement au Moyen Âge ; l'épopée, le conte, le roman ont leur morale. Les auteurs veulent faire partager un savoir, une croyance. Surtout, on donne à tout accident particulier et personnel la portée d'une **loi générale**. Ainsi, la poésie de Villon, même si elle se nourrit d'expériences vécues (comme celle de la prison et d'une condamnation à la pendaison, est riche de tous les lieux communs de la pensée médiévale. En choisissant des formes qui ne sont pas lyriques, Villon montre son dessein non pas de plaindre son pauvre destin particulier mais d'enseigner, de mettre en accusation une société injuste qui se rit des condamnés à mort, pauvres voleurs qui n'ont pas trouvé leur place dans son organisation.

4. Les formes poétiques

4.1. La ballade

Il existe plusieurs schémas de ballade, dont la petite ballade et la grande ballade sont les plus répandues. Les formes définitives de la ballade sont toutes construites sur **trois strophes et demie ; la demi-strophe finale, appelée envoi**, sert à « envoyer » le poème à une haute

personnalité ; elle débute alors par l’apostrophe « Prince », « Sire », « Seigneur » ou bien forme une simple conclusion.

La petite ballade

Elle est généralement composée de **vingt-huit vers** (decasyllabe » ou octosyllabe) **sur trois rimes**, répartis en trois strophes de huit vers (on appelle ces strophes « huitains ») et une demi-strophe (l’envoi) de quatre vers. Son schéma est alors abab/bcbc, avec un envoi de quatre vers, bcbc.

La grande ballade

Elle se différencie de la précédente par **ses trois strophes de dix vers** (La strophe est un dizain, ensemble de dix vers) et son envoi de cinq vers, qui reproduit le schéma de la seconde partie de la strophe : on a une répartition ababb/ccded pour les trois strophes, cded pour l’envoi.

4.2. Le rondeau

Le rondeau est un court poème qui doit son nom à la ronde (que l’on dansait et chantait à l’origine). Ce poème court, **construit sur treize vers, ne fait intervenir que deux rimes seulement**. Il est formé d’un quintil, **strophe de cinq vers** sur le schéma aabba, d’un tercet suivi, en refrain de la moitié du premier vers du quintil, sur le schéma aab, et d’un second quintil, parallèle au premier, suivi du même refrain que le tercet.

5. Les grands rhétoriciens

Les rhétoriciens sont attachés aux formes traditionnelles de la poésie, comme ils sont liés aux grandes cours seigneuriales qui les font vivre. Mais, en même temps, ils doutent des valeurs de cette société. Le monde leur paraît ambigu, ils le considèrent avec effroi et ironie. Avec une sensibilité proche du baroque, ils décident d’exploiter systématiquement les ressources du langage, de pousser jusqu’au bout les techniques d’ornementation du discours ; sous les prouesses techniques de versification, ils expriment un univers arrivé à son terme, où les mots ont plusieurs sens, où l’ambiguïté, la parodie sont partout.

La poésie du XVe siècle est donc riche des promesses d’un nouveau lyrisme, des dernières formes fixes qu’exploitent à la perfection Charles d’Orléans et François Villon

5.1. Charles d'Orléans

Né en 1394, en pleine guerre de Cent Ans, Charles d'Orléans a pour père le frère du roi Charles VI, Louis d'Orléans, célèbre pour sa culture, ses goûts artistiques, et pour mère Valentine de Milan, qui contribue à introduire en France la Renaissance italienne. **A sa haute naissance, à son éducation dans un climat de luxe et de culture**, Charles d'Orléans ajoute les promesses d'un grand mariage : il épouse, en 1406, Isabelle de France, fille de Charles VI ; tout semble lui sourire.

Mais la politique en décide autrement : depuis longtemps, les familles d'Orléans et d'Armagnac s'opposent à celle qui détient le pouvoir en Bourgogne. En 1407, Jean sans Peur, le puissant duc de Bourgogne, fait assassiner Louis d'Orléans et réussit à faire gracier son crime par les autorités catholiques.

Charles d'Orléans connaît alors la vie tourmentée d'un chef de parti, vendant ses biens familiaux pour payer son armée et lutter contre la famille de Bourgogne. De plus, dans le même temps, il perd sa femme et sa mère : tout semble désormais s'opposer à lui. Pourtant, à nouveau, la chance tourne : allié à la famille d'Armagnac dans sa lutte contre Jean sans Peur, il épouse, en 1414, la fille du comte d'Armagnac, puis il obtient la célébration officielle des obsèques de son père après avoir fait condamner son assassinat (c'est l'acte qui est condamné, et non celui qui de loin en était responsable, Jean sans Peur lui-même). Il retrouve ainsi sa place à la cour.

Un an après son mariage et son retour à la cour, la chance tourne à nouveau : en 1415, lors de la bataille d'Azincourt, la plus grave défaite française, il est fait prisonnier par les Anglais, qui l'emmènent dans leur pays. Il ne reverra le sol de France que vingt-cinq ans après, en 1440. Dans l'inaction, dans l'attente vaine, il retrouve la poésie, qu'il avait certes cultivée dans sa jeunesse comme un agréable passe-temps de cour : elle devient pour lui à la fois un divertissement et une consolation. Pendant sa captivité, il perd sa seconde femme.

Lorsque, enfin, Charles d'Orléans retourne en France. Il espère reprendre une activité politique, et met son énergie à favoriser la paix entre la France et l'Angleterre. Mais le nouveau roi, Charles VII, est en train de reconquérir son royaume et d'affirmer son pouvoir : Jeanne d'Arc l'a d'abord aidé à se faire reconnaître puis à reconquérir des villes (1428-1431) : en 1435, la Bourgogne s'est réconciliée avec la France : en 1437, Paris a reconnu le roi et ne veut pas entendre parler d'une paix avant d'avoir chassé les Anglais du royaume, Charles d'Orléans tourne donc ailleurs son activité en essayant de faire reconnaître ses droits sur le duché de Milan héritage de sa mère : mais le duché vient de tomber aux mains d'une autre famille. En 1450,

Charles d'Orléans renonce à toute activité politique et s'installe définitivement dans son château de Blois où il meurt en 1465.

Sans la poésie, le bilan de sa vie aurait été bien négatif. Mais c'est elle qui, à la fin de sa vie lui attire le renom que la politique lui avait refusé. Précisément parce que sa vie a été douloureuse. Charles d'Orléans abandonne le ton impersonnel de la poésie courtoise que l'on cultive encore à son époque, et nourrit ses poèmes de la mélancolie qui l'habite. **C'est ainsi qu'il donne à l'écriture poétique une dimension nouvelle qui la rend proche de notre sensibilité, celle de l'émotion personnelle.**

La poésie de Charles d'Orléans est largement ouverte sur les événements de sa vie personnelle, ses mariages, donc la présence de sa dame, son long exil en Angleterre. **L'existence individuelle commence à devenir matière à poésie**, et c'est sans doute cet aspect personnel qui touche aujourd'hui le lecteur dans les textes de Charles d'Orléans : il y a de la naïveté ou de la maladresse peut-être à écrire que, si sa femme était morte âgée, la peine en eût été moins lourde ; mais on entend là un homme qui dit simplement son chagrin. De même, les premiers vers de la ballade « En regardant vers le pays de France » laissent s'exprimer un « je » qui n'appartient qu'à Charles d'Orléans, qu'à celui qui, depuis Douvres, regarde les côtes de France. Et lorsque, dans un dernier rondeau, le poète met en valeur, à la rime, les pronoms personnels « moi » et « lui », le lecteur a le sentiment d'une confiance personnelle.

C'est à la fois une poésie de l'instant et une poésie qui place chaque instant dans la perspective du vieillissement. Une poésie dans laquelle le moi, modelé par le temps, est constamment marqué par la tristesse.

5.2. François Villon

À la fin du siècle, la poésie se caractérise par la permanence du **thème courtois et par l'émergence de celui de la prison**. Le poète captif le plus illustre est François Villon, créateur du *Testament* mais aussi figure du poète voyou.

De son vrai nom François de Montcorbier, orphelin de père, sans fortune, il doit à la générosité de Guillaume de Villon, de faire des études à la Faculté des Arts de Paris, qui le reçoit bachelier en 1449, licencié et maître en 1452. **Mais à partir de cette date, les seules indications sûres que nous ayons sur lui sont d'origine judiciaire.** Le 5 juin 1455, il blesse mortellement un prêtre, Philippe Sennoise, au cours d'une rixe. Il s'enfuit, mais revient à Paris après avoir obtenu, en janvier 1456, des lettres de rémission. La nuit de Noël de la même année, en compagnie de quatre complices, dont deux appartiennent à la bande dite des Coquillards, dont il connaît le jargon, il commet un vol avec effraction au Collège de Navarre, et quitte à

nouveau Paris par prudence. C'est sans doute à cette époque qu'il passe à Blois, peut-être aussi à la cour du duc Jean II de Bourbon. Pendant l'été 1461, il est en prison à Meung-sur-Loire, pour une raison inconnue, sur l'ordre de l'évêque d'Orléans Thibaut d'Aussigny : cette expérience particulièrement douloureuse est le point de départ du *Testament*. Libéré le 2 octobre à l'occasion de l'entrée de Louis XI dans la ville, il retourne à Paris. Mais en novembre 1462, il est arrêté pour le vol du Collège de Navarre, révélé entre temps par un de ses complices, puis relâché après avoir promis de rembourser cent vingt blasons. A la fin du même mois, le voilà à nouveau en prison à la suite d'une rixe où un notaire pontifical a trouvé la mort. Condamné à la pendaison, il fait appel. Le 5 janvier 1463, le Parlement de Paris commue la peine en dix ans de bannissement. Villon quitte de nouveau Paris, et nous perdons alors définitivement sa trace.

Le Testament de Villon

Se pensant condamner à la pendaison, Villon écrit en 1462 son *Testament*, recueil de cent quatre-vingt-huit huitains dans lesquels sont insérés quinze ballades, dont la fameuse « Ballade des Pendus », et trois rondeaux.

Dans sa première œuvre, *Le Lais*, synonyme de legs, il s'amuse à donner en héritage à ses amis un soulier, une coquille d'œuf, des cheveux. Le ton est satirique, mais laisse déjà entendre, face à la mort, une inquiétude que *Le Testament* amplifie.

Dans cet ensemble de cent-quatre-vingt-six huitains, mêlés de ballades et de poésies diverses, Villon fait un retour sur sa jeunesse, l'ensemble de sa vie : certes, le ton reste satirique quand il s'en prend à l'évêque qui l'a emprisonné, mais l'œuvre est le plus souvent lyrique. Avec ses dernières poésies, dont *L'épithaphe*, le ton devient vraiment pathétique. C'est ainsi que ce personnage sans doute peu recommandable figure, aux côtés du prince raffiné qu'est Charles d'Orléans, parmi les plus grands poètes du Moyen Âge.

Le thème lyrique de la prison, expérience vécue par beaucoup de poètes, s'est développé à la fin du Moyen Âge ; il renvoie toujours à la prison d'amour et valorise la force de la création poétique. En deux mille vers seulement, Villon personnalise ce cliché au travers de méditations sur sa jeunesse perdue, sa pauvreté, son angoisse de la mort.

L'œuvre de Villon n'est pas en elle-même d'une extrême nouveauté. Le genre du poème en forme de testament fictif et parodique existe avant lui. Les thèmes « sérieux » qu'il traite sont des lieux communs de la poésie. **Mais la mise en scène du moi, caricaturale, dérisoire et amère trouve avec lui son expression la plus vigoureuse.**

Villon a créé une nouvelle figure de poète lyrique, voyou et désabusé, qui lui vaut un immense succès dès le XVIe siècle. Cherchant à réhabiliter « le meilleur poète parisien » plutôt que le joyeux farceur. Clément Marot édite l'intégralité de son œuvre en 1533 à la

demande de François 1er. En 1870, Arthur Rimbaud conclut son pastiche de Villon par ces mots : « Dieu bénit tous les miséricords, et le monde bénit les poètes. »

V. Les romans de la table ronde

1. La saga de la légende arthurienne

Tous les récits en vers et en prose centrés sur la saga du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde forment la matière de Bretagne. À partir du XIII^e siècle, cette légende est transcrite en vers français par Robert Wace dans le Roman de Brut - c'est-à-dire de Brutus, petit-fils d'Énée - qui relate la naissance d'Arthur, ses exploits, ainsi que ceux des chevaliers de la Table ronde. Jusqu'au XIV^e siècle, différents auteurs ajoutent des aventures à cette trame : Chrétien de Troyes est le plus célèbre d'entre eux.

2. De l'aventure merveilleuse à l'amour de Dieu

Le merveilleux domine les romans arthuriens peuplés d'êtres surnaturels, tels l'enchanteur Merlin ou les fées Viviane et Morgane. Les chevaliers vivent des aventures extraordinaires : ils combattent des dragons avec des armes magiques comme Excalibur, Tépée d'Arthur. Ces phénomènes merveilleux sont christianisés et transformés en signes divins, voire en miracles lorsque le Christ enfant apparaît dans le Graal, au centre de la Table ronde.

1.1. L'amour courtois

Exaltant un désir jamais comblé, l'amour courtois guide les héros. Comme la fin'amor (amour raffiné) n'est possible que hors mariage, les rencontres amoureuses sont malaisées et les exploits ardu. Mais au XIII^e siècle, la doctrine chrétienne considère l'amour d'un humain comme un péché. Seuls les chastes peuvent accomplir la quête du Graal, seul l'amour de Dieu mérite que l'on s'y attache.

1.2. L'idéal chevaleresque

Témoignant d'un idéal aristocratique fondé sur la chevalerie et la féodalité, ces romans relèvent de la littérature militante. Contrairement aux rois capétiens, Arthur prend conseil auprès de ses chevaliers, tous égaux autour de la Table ronde, symbole de justice.

Au XIII^e siècle, Chrétien de Troyes moralise cet idéal : prouesse, mesure, charité et honneur glorifient la cour arthurienne. Progressivement, la quête des chevaliers devient spirituelle : l'aventure du Graal en fait des soldats de Dieu. Seul à pouvoir approcher le Graal, Galaad, le fils de Lancelot, personnage créé par un clerc au XIII^e siècle, est presque un saint.

3. Chrétien de Troyes

Chrétien de Troyes remplace le ressort du merveilleux, dans l'enchaînement des épisodes, par celui du destin. Chrétien de Troyes définit un nouvel art d'écrire fonder sur le « sujet », fournie par des sources orales ou écrites, sur le « sens », souvent imposé par un commanditaire, et sur « la composition », qui crée l'unité.

Chrétien de Troyes humanise les chevaliers de la Table ronde. Son talent s'impose pour décrire leurs sentiments : coups de foudre, premiers émois, aveux, tourments et joie sont délicatement exprimés. Les intrigues amoureuses structurent ses romans.

4. La quête du Graal inspire les premiers romans en prose

À l'origine, le graal est un nom commun qui désigne un vase. Au Moyen Âge, il désigne encore un simple plat creux qui apparaît dans *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes vers 1170-1180. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que le graal devient la coupe utilisée par Joseph d'Arimatee pour recueillir le sang du Christ sur la croix et qui sert à l'Eucharistie.

VI. Histoire et littérature

Le **rayonnement** de la culture française est attesté, à la fin du XIII^e siècle, par le choix du voyageur Marco Polo, qui fait rédiger en français, par Rusticien de Pise, le compte rendu de ses voyages. En regard de cette consécration, la période suivante, correspondant à la pratique du moyen français et s'étendant sur les XIV^e et XV^e siècles, s'apparente à une **stagnation**. Au XIV^e siècle, c'est **la culture italienne** qui domine en Europe, la littérature française connaissant, elle, une période de repli.

1. Renouveau du genre

Celui qui renouvelle le plus le roman médiéval est Guillaume de Lorris, lorsque, vers 1235, il substitue au « **il** » du héros traditionnel le « **je** » de l'auteur-narrateur. Il inaugure ainsi le **songe romanesque** dont les acteurs sont des allégories.

Aux troubadours et aux trouvères ont succédé des poètes qui sont de savants clercs nourris de culture latine. Cette inspiration humaniste est sensible à travers l'utilisation, par les poètes et par les prosateurs, de la **mythologie grecque et romaine**. Une mythologie souvent allusive, qui suppose de la part des auteurs et de leur public une information assez considérable.

Le clerc s'enferme dans un imaginaire artificiel pour écrire des livres hors du temps, et son auditoire à son tour a peut-être besoin de ce genre de littérature qui le détourne des malheurs actuels. L'Histoire, en particulier, offre un refuge sécurisant : non l'Histoire en train de se faire, avec son cortège de catastrophes, mais **l'Histoire des passés lointains**, riche de modèles et d'exemples.

Fuite dans le passé, fuite aussi vers **un monde idéal**. Puisque la société s'avère impitoyable, il faut en reconstruire une autre dans un ailleurs qui ne peut être que fictif. Donner l'image d'un monde plus clément et mieux ordonné.

Il est un personnage allégorique aussi obsessionnel que ceux d'Amour et de Fortune qui peu à peu envahit la scène littéraire : il s'agit de la **Mort**. L'Amour, la Fortune, la Mort : telles sont les forces qui mènent le monde. Rarement associés, ils se partagent le paysage littéraire, chacun des trois régnant sur son domaine respectif. Elle s'est entièrement substituée à cet autre personnage qui devient lui aussi traditionnel et qui est celui de **Raison**.

2. L'écriture de l'histoire

Les malheurs des temps, la guerre, les conflits de toutes sortes, ont sans doute leur part dans l'essor que connaît le genre historique à partir du XIV^e siècle, particulièrement sous la forme de la **chronique**, c'est-à-dire du **récit d'actualité**. Les écrivains se font l'écho de l'actualité, parce que l'actualité les rattrape, parce que nul ne peut lui échapper, parce qu'elle est devenue plus brutale, plus présente et plus pesante, parce qu'elle écrase plus la vie de chacun qu'en d'autres périodes.

L'abondance des chroniques reflète **la situation nouvelle** de bien des auteurs au service du prince et au service de l'Etat : elle est à ce titre une conséquence indirecte de l'actualité, à travers les mutations entraînées par **l'effondrement du système féodal, l'émergence du sentiment national, la concentration du pouvoir** entre les mains du prince. L'intérêt que ces auteurs portent à l'actualité est professionnel et le récit qu'ils en font est chargé d'intentions politiques.

Pour le XIV^e siècle, le monument essentiel de l'histoire en français est constitué par la masse gigantesque des **Chroniques** de Jean Froissart. On lui a reproché une admiration dénuée de sens critique pour les fastes et les valeurs chevaleresques. Froissart cherche à dégager le sens des événements et, pour y parvenir, il s'inspire des méthodes de composition et d'écriture du genre littéraire qui à son époque est par excellence porteur de sens : le roman. Inversement on constate aussi l'envahissement des diverses formes littéraires par l'actualité et par des préoccupations politiques au sens large.

1. L'avènement du politique

La nouvelle catégorie d'écrivains constituée par des serviteurs du prince et de l'Etat ne manifeste pas seulement son intérêt pour la chose publique en relatant l'histoire de son temps. Elle le fait aussi de façon plus directe en enrobant sous les formes de la littérature une réflexion politique et morale. L'ouvrage le plus illustre dans cette veine est le *Quadriologue invectif* d'Alain Chartier, secrétaire de Charles VI. Il montre la France en habits de deuil se plaignant de ses enfants. Ceux-ci, représentés par les trois états, prennent la parole tour à tour. Le **Peuple** crie sa misère et son désespoir, le **Chevalier** son amertume, le **Clergé** formule les conditions d'un redressement national. Les préoccupations et les

thèmes politiques investissent curieusement à cette époque une forme littéraire que rien ne semblait destiner à les accueillir, la **pastorale**. Enfin, la poésie des choses de la vie, devient une poésie de l'actualité.

2. L'effort didactique

Cette coloration sérieuse de la littérature, des lettres, se manifeste, hors du domaine politique, par l'abondance des ouvrages didactiques. Les ouvrages scientifiques ou qui exposent un savoir pratique se multiplient, même en langue vulgaire : traités d'astronomie ou d'astrologie, de médecine, livres de chasse.

3. Du clerc à l'humaniste

A côté de cet effort didactique, une mutation plus profonde se profile, touchant peut-être la conception même de la vie intellectuelle et du savoir. D'Italie commence à souffler au XVe siècle un esprit nouveau : Pétrarque cherche à rendre à l'Antiquité son vrai visage. En France même on traduit les auteurs antiques.

Il n'y a pas eu de rupture entre la culture romane des pionniers et celle des préhumanistes. L'évolution a été constante, parfois marquée de retours en arrière, plus rarement accélérée par de grands textes comme *Le Roman de la Rose*, mais il ne s'est pas produit au Moyen Age ce qui se produira au XVIe siècle : un reniement radical de la littérature antérieure.

4. Un monde en représentation

La société chevaleresque se plaît à se contempler dans le miroir de la littérature et à se déguiser sur le modèle que lui offrent les romans. Elle multiplie les fêtes et les tournois à thème arthurien, elle reproduit dans ses jeux les aventures des héros de romans. On établit minutieusement la généalogie des chevaliers de la Table Ronde. On cherche ainsi **à donner vie au passé romanesque et à donner à la vie les couleurs du roman**. Car le monde de ces romans est plus que jamais un monde du passé. C'est dans le passé que sont projetés, en même temps que l'action des romans, les valeurs et l'imaginaire du temps.

La littérature française découvre que le français d'il y a deux ou trois siècles, celui du XIIe ou du XIIIe siècle, est du vieux français, différent de la langue moderne, presque incompréhensible. Cette découverte se reflète dans le trait le plus frappant du roman à la fin du Moyen Age : **la rareté relative des œuvres entièrement nouvelles et l'abondance, au contraire, des mises en prose**. Les mises en prose, comme leur nom l'indique, sont la réécriture et l'adaptation en prose de romans en vers du XIIe ou du XIIIe siècle. De romans ou de chansons de geste. L'emploi généralisé de la prose retire tout

naturellement sa pertinence à l'ancienne distinction entre les genres narratifs fondée en grande partie sur des oppositions de forme poétique

Il ne faut pas croire cependant que les romans en vers disparaissent d'un coup. Au XIV^e siècle, ils sont encore assez nombreux. Mais l'hégémonie de la prose, considérée de plus en plus comme la forme naturelle de la narration romanesque, donne par contrecoup au vers, en même temps qu'elle le fait reculer, **une valeur particulière**. Le recours au vers peut être simplement la marque d'une **nostalgie**. Enfin, dans les toutes dernières années du XV^e siècle, l'humanisme naissant paraît donner au vers une valeur nouvelle : traduire en vers est visiblement la marque du **bel esprit**.

Si le roman en vers se marginalise, la forme narrative qui prend son essor à la fin du Moyen Age et dont le développement sera le plus fécond est la **nouvelle**. La tradition du fabliau qui s'y perpétue donne à la nouvelle un ton volontiers obscène, en même temps que s'y introduit une réflexion polémique sur l'amour et sur la place des femmes dans la société. A la différence du roman, **tout entier tourné vers le passé, la nouvelle se situe dans le présent**. Elle met en cause ses valeurs, que le roman célèbre et justifie en les projetant dans le passé. Elle est critique, alors que le roman est **emphatique**.

Dès que le recours au passé romanesque n'est plus là pour les embellir, les mœurs contemporaines apparaissent telles qu'elles sont, basses. Et c'est parce qu'il refuse l'illusion du passé que le nouvelliste du XV^e siècle apparaît comme un **moraliste**.

Le roman au sens moderne est fils de la nouvelle. Quant au roman médiéval, au roman de chevalerie, il connaîtra un destin marginal et particulier. Les romans de la fin du Moyen Age seront imprimés en grand nombre à partir de la fin du XV^e siècle. Mais ils plongeront peu à peu dans la littérature populaire et survivront grâce aux livrets de colportage. C'est sous cette forme qu'ils attendront, à la fois largement diffusés et obscurs, que la fin du XVIII^e siècle renoue avec le Moyen Age.

VII. La renaissance et l'âge classique

L'Homme de la Renaissance est un homme nouveau qui se construit par lui-même, conscient de choisir en toute liberté ses références, en l'occurrence l'Antiquité. Son regard lucide rejette l'époque précédente (le gothique) pour admirer les époques grecques et latines, apogée du génie humain. Influencé et porté par l'humanisme, il vit une nouvelle naissance, d'où le nom de « Renaissance », choisi par les acteurs de ce mouvement.

L'humanisme brasse des apports variés, sorte de fruit éclatant surgi de la conjoncture où s'imbriquent des personnalités clés (Erasme, Thomas More), des événements décisifs (apports de textes venus de la ville de Constantinople déchue ou preuve de la rotondité de la terre), et

des réactions face aux comportements extrêmes (décadence des mœurs de l'Église catholique). Né à la fin du XIVe siècle en Italie, le courant s'enfle aux XVe et XVIe siècles et se diffuse par le biais d'un média exceptionnel : le livre imprimé.

Le terme « humanisme » est forgé sur le mot « homme ». Ce choix révèle un changement de représentation : l'Homme n'est plus écrasé par un Dieu tout puissant, il est le libre moteur de ses actes. Les humanistes sont profondément optimistes et pensent qu'en chaque être de multiples horizons peuvent être dégagés par le biais de la connaissance et de la réflexion personnelle. Ils choisissent de former leur réflexion au contact des textes essentiels, sans l'intermédiaire de traductions ou de commentaires, et rejettent ainsi la méthode traditionnelle scolastique. Il s'agit d'aiguiser leur pensée critique aux sources les plus fiables, religieuses ou laïques. Pour cette raison, ils apprennent le latin, le grec et l'hébreu, langues des grands auteurs de l'Antiquité. C'est ainsi que s'instaurent les échanges entre les hommes et les idées en Europe par le biais d'une correspondance intense. Le Hollandais Érasme écrit à plus de 600 correspondants répartis dans l'Europe entière, véritable « République des lettres ». Les principaux humanistes sont l'Italien Pétrarque (XIVe siècle), l'Allemand Nicolas de Cues, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, les Français Lefèvre d'Étaples, Étienne Dolet et Guillaume Budé, le Hollandais Erasme et son ami anglais Thomas More.

Dans la terminologie actuelle, est qualifiée d'humaniste toute personne soucieuse de défendre les valeurs et les droits de l'Homme.

La Renaissance fleurit d'abord en Italie où la réflexion humaniste se diffuse jusque dans les arts. L'Italie est alors une terre morcelée entre cités-États, lieux de développement artistique, dont la ville phare au XVIe siècle n'est plus Florence mais Venise. C'est de la Florence des Médicis qu'a jailli la « première Renaissance » : cette ville est la capitale intellectuelle de l'Italie au XVe siècle. Une seule ombre au tableau : les puissances européennes : la France et l'Espagne s'y affrontent constamment sous de multiples prétextes depuis 1494. Les portes de l'Italie ne s'ouvrent pas seulement aux échanges belliqueux : elles permettent aussi de découvrir les idées et les œuvres d'art. Des artistes comme Léonard de Vinci ou Bramante expatrient leur savoir. La créativité artistique se déplace alors hors des frontières, au gré des opportunités et des rencontres. La France en est une des premières bénéficiaires.

1. Artiste

Le mot artiste, dans le sens noble du terme (*artista*), n'existe pas à la Renaissance. Ce vide lexical n'est pas anodin : les hommes de l'art sont avant tout des producteurs d'objets utiles et

beaux, issus des métiers manuels. Ils sont peintres, sculpteurs ou orfèvres. L'artisanat n'est jamais loin et les créateurs de cette époque en sont généralement issus. Ces artisans se transforment progressivement en « artistes » par l'estime admirative de leurs contemporains.

Au début du XVI^e siècle, l'activité culturelle quitte Florence pour Venise, cité où convergent les influences des érudits byzantins fuyant les Turcs. Venise est encore la principale ville commerciale vers le Moyen-Orient. L'humanisme y rayonne par le biais de son Académie.

À Rome, les papes « bâtisseurs », très tournés vers les beautés artistiques terrestres, exercent également un important mécénat.

2. La France aux couleurs de la Renaissance

Sous François I^{er} et son fils Henri II, la Renaissance italienne rayonne en France. En outre, après le pillage de Rome en 1527, les artistes fuient à l'étranger, notamment en France. La monarchie française prend de l'assise en cette première moitié de siècle. Les rois augmentent la pression fiscale et font des dépenses de prestige : rénovations, constructions... Au contact des Italiens, ces deux rois bâtisseurs embellissent le Louvre, devenu une véritable synthèse de tradition française et d'influences italiennes. Mais la résidence préférée de

François I^{er} reste Fontainebleau, dont il fait une demeure royale. Les artistes italiens qui s'y installent donnent naissance à l'École de Fontainebleau, courant français de la Renaissance artistique.

Dans l'idée de promouvoir l'image de la monarchie, François I^{er} et son fils mènent tous deux une politique d'urbanisme de prestige comme la création, à Paris, de boulevards aptes à recevoir les cortèges royaux. Ils sont imités par les nobles qui transforment leurs châteaux gothiques en bâtiments Renaissance.

3. L'Église catholique déchirée en deux : le protestantisme

La pensée humaniste a insufflé un mouvement de réflexion critique qui prend de nouvelles dimensions en ce début de XVI^e siècle. En effet, au contact des textes fondateurs de la connaissance, les intellectuels manifestent de plus en plus leur autonomie de réflexion à la suite d'Érasme de Rotterdam, le « prince des humanistes ». Grâce à la multiplicité des textes, ils peuvent maintenant remonter aux sources et vérifier la qualité des discours tenus par les élites religieuses.

De surcroît, depuis la chute de Constantinople, les intellectuels européens découvrent de nouveaux textes de l'Antiquité diffusés par les savants réfugiés. Plongés dans un bouillonnement de connaissances, les plus critiques osent désormais pointer du doigt les dérapages de l'Église catholique (vente de sacrements ou d'indulgences accordées contre toute forme de péché). Le seuil est franchi lorsque, soucieux de construire la basilique Saint-Pierre de Rome, le pape Léon X propose une sorte de grande campagne mercantile d'indulgences pour récolter des fonds au nom de l'Église.

3.1. Martin Luther fait table rase

Forgé à la méthodologie humaniste, un moine allemand, Martin Luther, demande avec fermeté à l'Église catholique de se réformer. Il ouvre alors la boîte de Pandore conduisant au schisme protestant.

Martin Luther (1483-1546) : bras de fer contre le pape et l'empereur

Philosophe touché par la grâce lors d'un orage, Martin Luther décide de devenir moine en 1505. Angoissé par son propre salut, il voit l'homme comme un pécheur dépendant de la miséricorde divine et de la ferveur religieuse de chaque individu : c'est la doctrine de la justification par la foi. Luther s'oppose à toute idée de bonnes œuvres salvatrices et en particulier aux dons d'argent envers l'Église sous la forme de reçus : les indulgences. Soumis aux foudres de l'empereur Charles Quint, il est protégé par l'électeur (prince participant à l'élection des empereurs) Frédéric de Saxe, qui le fait enlever pour le sauver du bûcher ! Son disciple, Philippe Mélanchthon, met en forme sa doctrine. Les protestants se multiplient dans toutes les couches de la société. En moins de dix ans, la réforme protestante est définitivement en place.

3.2. Martin Luther et la vulgarisation des textes

Sa doctrine est entièrement fondée sur la Bible, accessible à tous depuis la découverte de l'imprimerie. Seule la parole de Dieu est, selon lui, digne de respect. Les traditions, les interprétations des papes et des conciles n'ont pas une valeur supérieure à l'interprétation sincère d'un simple fidèle. Il traduit donc, avec une rigueur implacable, la Bible en allemand à partir du texte latin le plus précis, celui d'Erasme. C'est la première fois qu'un texte de cette importance est proposé en langue vulgaire, donc accessible à tous. Lors de cette traduction, Luther se voit contraint d'unifier les dialectes allemands et fonde ainsi l'allemand littéraire moderne.

La crise, à l'origine du mouvement protestant, survient en 1517, lorsque Martin Luther publie ses 95 thèses contre le procédé scandaleux des indulgences, ouvrage qui traduit son indignation contre le « mal croire » de l'Église catholique. La papauté réagit aussitôt à cette attaque frontale, dangereuse pour son équilibre politique. Soutenu par l'empereur Charles Quint, le pape excommunie Luther deux ans plus tard.

Mis au ban de la société civile et religieuse, Luther est contraint de fonder son Église de la « réformation ». Après de violentes guerres civiles entre princes catholiques et protestants, le compromis d'Augsbourg, en 1555, reconnaît la liberté de culte aux princes allemands : libre à eux d'imposer la religion de leur choix à leurs sujets. L'Empire est désormais coupé en deux. Le protestantisme se répand dans toute l'Europe comme une lame de fond. Seule l'Italie, l'Espagne et le Portugal réussissent à marginaliser le phénomène et à organiser la résistance au nom de la foi catholique.

4. Les guerres de religion embrasent l'Europe

Les guerres de religion sont constantes durant ce siècle et vont crescendo, de la simple émeute à la guerre organisée. La France est tout d'abord un terrain indécis en raison de l'attitude mitigée de François Ier qui s'allie souvent, en bon stratège politique, avec les princes protestants de l'Empire. Ces nouvelles idées s'infiltrèrent dans toutes les couches de la société française et alimentent progressivement l'intolérance. Même si une voix comme celle du ministre Michel de l'Hospital contient un temps la fureur des partis, les rivalités entre catholiques et protestants deviennent, dès 1562, de moins en moins contrôlables.

4.1. Huguenots, réformés, calvinistes ou protestants ?

Les quatre termes peuvent être employés mais renvoient à des réalités sensiblement différentes. Les protestants français sont appelés « huguenots », terme sans doute lié à la première manifestation protestante ayant eu lieu à Chartres, sous la porte Saint-Hugues. La plupart des huguenots sont des calvinistes, des disciples du Français Jean Calvin (1509-1564). Celui-ci crée un nouveau courant réformateur en définissant le principe de la prédestination, c'est-à-dire la sélection par Dieu des hommes, partagés en élus et damnés, avant leur existence terrestre. Le mot « réformé », enfin, est souvent employé, mais le terme générique reste « protestant ».

Les conflits religieux s'embrasent ponctuellement sous Henri II pour exploser dans la violence inouïe d'une « guerre sainte » sous Charles IX, pendant la Saint-Barthélemy. La situation s'envenime encore sous Henri III, alors que la France est divisée en trois partis politico-

religieux dans la « guerre des Trois Henri ». La paix est néanmoins rétablie dans la dernière décennie du siècle par les efforts du roi Henri IV, qui s'élève au-dessus des partis avec l'édit de Nantes.

■ L'anglicanisme : un schisme sur l'initiative d'Henri VIII

En 1530, le roi d'Angleterre Henri VIII, par esprit d'indépendance, rompt brusquement avec l'Église catholique car le Pape a rejeté sa demande de répudiation de son épouse, Catherine d'Aragon. Il souhaite en effet épouser Ann Boleyn par amour. Excommunié par le pape, il déclare l'Église d'Angleterre indépendante de l'État.

5. L'Église se réforme enfin !

Face à une montée protestante foudroyante, l'Église catholique met longtemps à prendre les mesures pour endiguer le schisme protestant, unique par son ampleur. Il faudra attendre 1542 pour que le pape autorise un concile de réforme dans la ville de Trente. Celui-ci va se prolonger sur deux décennies (1545-1563). La pensée humaniste triomphe : les prêtres devront lire les originaux des textes. La méthode scolastique (l'étude des commentateurs) est donc désormais révolue.

6. Un monde en mutation

La croissance du public instruit est remarquable. Elle va de pair avec la croissance des institutions culturelles, souvent créées et soutenues – au prix d'un contrôle accru – par l'État. C'est le temps de la formation du réseau académique, le temps aussi de la théâtromanie, et le temps où les artistes de premier rang sont légion dans la peinture. En littérature, c'est le temps de la « naissance de l'écrivain », de la presse périodique et de l'« opinion publique ».

Un tel basculement n'a pas été sans une foule de conflits. Parce qu'elle restait prépondérante, l'Église ne pouvait céder sans résister à l'essor du rationalisme. La période voit prendre forme de multiples courants de pensée et de sensibilité, aussi bien d'un côté, avec la libre-pensée, que d'un autre, avec les dynamiques issues de la Contre-Réforme catholique, dans leur version jésuite ou janséniste. En parallèle, ces évolutions sociales sollicitaient des façons de ressentir (des « esthétiques ») qui devaient s'adapter aux publics nouveaux, à travers les modèles de l'honnête homme et du « philosophe », mais aussi du « galant homme » et de la « galante dame », alors que les femmes entrent toujours plus nombreuses dans la vie culturelle et dans les pratiques littéraires. Les succès de Molière et de Racine, plus tard de Voltaire ou de Rousseau,

sont significatifs de ces mouvements de fond. Et leur présence dans la culture d'aujourd'hui indique combien cette période d'essor a imprégné l'héritage français.

6.1.L'ordre des « Lettres » et la naissance de l'écrivain

Comme à la Renaissance, le mot le plus usuel est celui de Lettres, qui, avec celui de littérature, désigne alors tous les savoirs, en général. Mais on commence à voir le mot littérature employé çà et là au sens moderne, pour mettre en avant une visée d'ordre principalement esthétique. De même, on voit évoluer des mots tels qu'auteur et écrivain. Dans quel cadre de telles évolutions prennent-elles sens ?

Au sein des Lettres, les classifications de ce temps distinguent, par ordre hiérarchique, les « Saintes Lettres », c'est-à-dire la Bible, les écrits des Pères de l'Église, l'histoire religieuse, et tous les textes attachés à la foi et à sa propagation ; puis les « Lettres savantes », c'est-à-dire les sciences et la philosophie ; et enfin les « Belles-Lettres ». Celles-ci incluent à leur tour, toujours par ordre hiérarchique, trois sections : éloquence, histoire et poésie. Ces catégories traditionnelles sont assez stables mais des pratiques nouvelles viennent les déstabiliser : par exemple, on ne sait pas bien où classer un genre nouveau comme le roman.

Il en va de même pour les acteurs de la vie littéraire. L'usage établi distinguait les orateurs, les historiens et les poètes. Mais l'essor de genres nouveaux fait que ces catégories se révèlent parfois insuffisantes (là encore, pensons au roman), et le mot écrivain occupe peu à peu une place accrue. De même, les emplois du mot auteur évoluent. Un dictionnaire comme celui de Furetière se demande si auteur vient du latin *augeo*, qui signifie « augmenter », auquel cas il désigne ceux qui augmentent le savoir existant ; ou bien d'*auctor*, qui désigne celui qui crée, ce qui fait de l'auteur un créateur. S'esquisse de la sorte une chaîne lexicale où les meilleurs « auteurs » sont ceux qui inventent, qui créent et ne se contentent pas de répéter leurs prédécesseurs, et qui, s'ils le font avec art, méritent d'être appelés « écrivains ».

L'idée que l'inspiration est une grâce du Ciel persiste, comme à la Renaissance, mais Boileau l'associe avec un double travail : celui de la raison, qui contrôle l'inspiration, et celui de la langue, de la phrase et du vers –, travail artisanal qui est bien celui de l'artiste.

6.2.Les publics et le rêve du « galant homme »

Cette façon nouvelle de concevoir l'écrivain tient pour une bonne part au fait que celui-ci s'adresse à un public sans cesse plus nombreux. Ou plutôt à des publics. Car il en existe alors en réalité trois catégories. La plus ancienne est le public de la Cour, soit deux ou trois milliers

de personnes qui ont de l'argent, du prestige et du pouvoir, et dont les goûts, comportements et valeurs inclinent au spectaculaire, au brio, au grandiose. Un autre public, également traditionnel mais en augmentation, est celui des savants – des « doctes », comme on disait alors : ce sont quatre à cinq mille professeurs, bibliothécaires, magistrats, avocats et auteurs. Ces gens-là sont le plus souvent attachés aux modèles antiques.

Le troisième public est celui de la population cultivée, un public mondain qui s'élargit et se compte, lui, par dizaines de milliers. Il est issu des collèges, a reçu une culture « classique » – ici, le mot convient –, mais il est sensible aux variations de la mode. Le modèle qui y devient dominant est celui de l'« honnête homme », c'est-à-dire d'un homme du monde – bourgeois ou noble – de bonne culture et de comportement modéré ; sa variante la plus mondaine est celle du « galant homme », qui a de l'esprit et des manières distinguées. L'esthétique galante devient prédominante au temps de Louis XIV, à la Cour aussi bien qu'à la Ville, comme on dit alors, c'est-à-dire à Paris, qui, du fait de la centralisation, donne le la à l'ensemble du pays. Et la prééminence de cette tendance s'affirme avec la création en 1672 du premier journal d'actualité générale (politique et culturelle), *Le Mercure galant*. S'amorce ainsi la constitution d'un espace public de l'opinion, qui fait et défait les réputations et les carrières, et qui nourrit les débats d'idées.

Dans cet espace, phénomène nouveau, le développement de la vie sociale suscite de nombreuses réunions de « salons », dont l'un des versants est tourné vers la culture et la littérature. Ils sont généralement animés par des femmes, et incitent par là à une production accessible à ces dernières, qui n'ont pas accès aux collèges. Nombre de femmes deviennent d'ailleurs écrivains, de Madame de La Fayette à Madame de Sévigné. De la sorte se constitue un mélange de culture scolaire, fondée sur la connaissance et l'imitation des auteurs de l'Antiquité, et de culture mondaine, plus moderne.

Cette expansion des publics et cet espace de l'opinion offrent aux écrivains un terrain plus large. Ceux qui réussissent à s'assurer le soutien des grands, le mécénat d'État et le succès auprès de plusieurs strates de public parviennent à associer gains symboliques (la notoriété) et gains matériels (des revenus pour vivre). Ils accèdent ainsi à une forme de reconnaissance sociale nouvelle, qui leur donne des chances de faire carrière.

Ce champ littéraire apparaît comme un espace d'incessantes luttes. Car la multiplication des publics et l'apparition d'une presse périodique suscitent un surcroît de débats et de disputes de tous ordres et en tous sens. La tradition de la dispute intellectuelle est ancienne, certes, mais à

l'Âge classique, la vie des idées dans son ensemble, et la vie littéraire en particulier, est tissée – pour reprendre le mot qui fait florès à l'époque – d'incessantes querelles, dont la plus célèbre oppose les « Anciens » aux « Modernes ».

À côté de ces trois publics, il en existe un quatrième, aux marges du champ littéraire : le public populaire. Il est nombreux, mais il a peu de prise sur la vie culturelle parce qu'il est largement illettré. Des éditeurs, par exemple dans la ville de Troyes, impriment des brochures bon marché et proposent des almanachs, des livres de piété, ou encore des versions abrégées et simplifiées d'œuvres à succès des générations précédentes – par exemple les romans de chevalerie. Ces ouvrages sont vendus par des colporteurs et lus à haute voix à la veillée par les quelques-uns qui savent lire. Les couvertures étant souvent faites d'un grossier carton bleu, on appelle ces livres « La bibliothèque bleue ».

La présence de ce public populaire importe beaucoup. Mais ce n'est pas là que se fait la création et que se dessine l'opinion. C'est donc plutôt des auteurs qui ont fait l'opinion, de leurs publics, de leurs pratiques, des idées dont ils débattent et des genres qu'ils mettent en œuvre.

6.3. Le poids des traditions

L'Église et l'École restent dominées par l'emprise d'un aristotélisme chrétien hérité de la scolastique selon lequel la vérité vient des textes sacrés et, pour les questions scientifiques, de l'héritage d'Aristote. Or, les découvertes nouvelles ouvrent des brèches dans ces façons de voir. Pour ne prendre qu'un exemple emblématique, celui de la théorie de l'héliocentrisme, constater que le Terre tourne autour du Soleil allait à l'encontre d'Aristote, mais aussi de la Genèse. De sorte que Galilée fut poursuivi par l'Inquisition et condamné en 1633 à renier sa thèse. De 1613 à 1633, ce sont vingt années de poursuites acharnées de la part de l'Inquisition, qui refuse aussi bien la liberté de pensée (« tu tenais pour véritable ») que la liberté d'expression.

6.4. Descartes et l'invention du rationalisme moderne

Il est né en 1596, a suivi ses études au collège de La Flèche, établissement jésuite de premier ordre où il se montre excellent élève, avant d'entreprendre une carrière militaire. Mais le 10 novembre 1619, il a, selon son propre récit, la révélation de sa vocation scientifique. Il quitte l'armée, visite les savants d'Europe puis se fixe en Hollande jusqu'en 1649, où la reine Christine de Suède lui propose de devenir le savant attitré de sa Cour. Il se rend à Stockholm, mais il y meurt de pneumonie en 1650.

En trente années de recherches, il innove dans les mathématiques, nous l'avons vu, mais aussi dans la physique, l'astronomie et la médecine : comme chez beaucoup de savants de ce temps, son appétit de savoir est universel. Il rédige en latin une part majeure de son œuvre, notamment philosophique.

Le latin, langue savante et internationale, convient à des traités méthodiques destinés aux spécialistes, tandis que l'emploi du français indique le souci de s'adresser aux honnêtes gens, au public cultivé dont le nombre s'élargit, nous l'avons vu. Pour Descartes, c'est aussi un moyen de ruser avec la censure. Car il avait entrepris un vaste traité scientifique mais, quand il apprend la condamnation de Galilée, il renonce à le publier et n'en tire que ses Essais accompagnés d'un résumé dans le Discours de la méthode. On voit comment, quand la philosophie formelle, exposée dans un imposant traité latin, ne peut franchir l'obstacle de la censure, on entreprend de la faire passer sous la forme d'un simple « discours » en français. Un tel changement de langue va de pair avec un changement de style. Alors que la grammaire d'un exposé philosophique repose sur la troisième personne de l'indicatif, Descartes passe, lui, à la première personne et au mode narratif. Descartes entreprend, comme il le précise, de se fonder sur « notre lumière naturelle », c'est-à-dire la raison. On peut à bon droit dire qu'il est le premier philosophe de la « lumière » ou « des » lumières de la raison. Et si l'on songe que le radical du mot « raison » est ratio, le calcul, on conçoit qu'il ait accordé une place de choix aux mathématiques dans ses recherches. Descartes est ainsi le fondateur du rationalisme moderne, qui trouve son point d'appui sur la réflexion personnelle.

À partir de ce fondement rationnel, Descartes exerce sa pensée dans chacun des trois domaines usuellement attribués à la philosophie : la métaphysique, la physique et la morale.

Dans l'**ordre métaphysique**, il prend grand soin – là encore le procès contre Galilée fait sentir ses effets – de préciser qu'il croit en Dieu, et consacre même la première application de sa méthode à prouver l'existence de celui-ci. Pour cela, il constate que l'homme, être mortel, donc limité et imparfait, a pourtant l'idée de l'infini et de la perfection ; c'est donc, dit-il, qu'il existe un être infini et parfait qui lui a donné cette idée. Constatons qu'en procédant ainsi, certes il affirme sa foi, mais on est loin d'un acte de foi envers la Révélation inscrite dans les « Saintes Lettres » comme le veut le dogme catholique. De fait, il apparaît comme un déiste et il n'est pas étonnant que son Discours ait été mis à l'index.

D'autant que, dans l'**ordre physique**, Descartes voit le monde comme une machine, régie par des lois que Dieu a certes établies, mais qui sont en fait celles de la matière. Au sein de cette

vaste mécanique, les êtres vivants eux-mêmes sont des mécaniques, des « animaux machines ».

L'homme fait exception, puisqu'il est, lui, double, fait d'un corps machine et d'une âme, qui lui donne la faculté de penser. On en arrive ainsi au troisième domaine d'application de la méthode, qui est celui **de la psychologie et de la morale**. Dans son Discours, Descartes déclare de façon très pragmatique que le mieux est de se conformer aux usages, à la morale et à la religion du pays où l'on vit. Mais plus tard, il revient sur les substrats psychologiques de la morale. La question de savoir comment le corps et l'âme sont en interaction, et comment les réactions, les troubles, les « passions » (mot qui vient du latin *patior*, souffrir, et renvoie aux agitations, voire aux maladies) de l'un retentissent sur l'autre est un sujet sensible depuis l'Antiquité. Descartes le reprend en 1648 dans un traité, *De l'homme*, puis dans les *Passions de l'âme*. Selon lui, la jonction de l'âme et du corps se fait au moyen de très fines particules, les « esprits animaux » : « esprits », au sens où ce sont les parties les plus subtiles des fluides qui circulent dans le corps, et « animaux » parce que ce sont elles qui atteignent l'âme. La jonction s'opère dans la glande pinéale, située à la base du cerveau, où ces particules transmettent à l'âme les impulsions du corps et d'où elles repartent vers le corps transmettre les volontés de l'âme.

Traditionnellement, on condamnait les passions. Ce que Descartes apporte de plus neuf, c'est qu'il les envisage comme une énergie qui n'est pas mauvaise a priori. Ainsi, il distingue les passions fondamentales : l'amour, l'admiration, le désir, la joie, la tristesse, puis leurs subdivisions et leurs contraires, et analyse la possibilité de trouver des formes d'équilibre. Par exemple, dans l'amour, il distingue la « convoitise », préoccupée par la satisfaction de soi, et la « bienveillance », qui cherche celle de l'être aimé. La bonne démarche consiste alors à développer la bienveillance pour contrebalancer la concupiscence.

Descartes a immédiatement fait l'objet d'une multitude de critiques et a été censuré : les Français d'alors n'étaient certainement pas cartésiens. Mais ses idées se sont répandues peu à peu, surtout après sa mort, et non sans heurts.

6.5. Cyrano de Bergerac, ou le burlesque au service des idées libres

« Libertin » est certes un terme de l'époque, mais c'est d'abord une insulte. Les libres-penseurs cèdent évidemment à l'immoralité puisqu'ils se permettent de penser en dehors des canons de l'Église : le sens du mot « libertin » a ainsi glissé du côté de la débauche, sens devenu dominant au XVIIIe siècle. Il va de soi qu'au Grand Siècle, on ne se déclare donc pas « libertin », mais qu'on est accusé de l'être.

Ce sont des esprits très bien instruits qui, devant les absurdités sanglantes des guerres de Religion, puis devant les découvertes scientifiques, ont mis en doute les dogmes chrétiens. Ils s'intéressent à des systèmes philosophiques jusque-là négligés comme ceux d'Épicure et de Lucrèce. Épicure, en Grèce, au IV^e siècle avant notre ère, avait élaboré une philosophie matérialiste soutenant que tout, y compris l'âme et la pensée, est formé de combinaisons d'atomes. Ses idées ont été reprises par Lucrèce à Rome, au I^{er} siècle de notre ère, dans un grand poème didactique. Or, dans ce système, point n'est besoin de Dieu pour expliquer la marche du monde.

Giordano Bruno, disciple d'Érasme, est accusé d'hérésie et brûlé vif à Rome en 1600. En France, Vanini connaît le même sort en 1619 à Toulouse, et le poète Théophile de Viau est condamné au bûcher en 1623. La libre-pensée constitue donc un risque réel et extrême. Soumis à une telle répression, les libertins en sont réduits à publier leurs idées de façon clandestine. On constate un tel mélange d'audace et de feinte chez Cyrano de Bergerac.

Cyrano de Bergerac est resté célèbre par la pièce de théâtre d'Edmond Rostand et le film qui en a été tiré. Mais le vrai Cyrano était différent de cette figure de légende.

Encore un qui est né dans la bourgeoisie de robe, en 1609 à Paris. S'il porte le patronyme de Bergerac, c'est seulement parce que ses parents possédaient une terre ainsi nommée. Lui aussi a été éduqué dans un collège, lui aussi s'est engagé dans l'armée, mais, gravement blessé, il revient à Paris et suit l'enseignement de Gassendi. Pendant la Fronde, il écrit une tragédie, une comédie, des Lettres, et surtout un ouvrage étrange, qui ne circule d'abord que manuscrit et ne sera imprimé que de façon posthume en 1657 : *L'Autre Monde*, qui se présente comme une Histoire comique des *États et Empires de la Lune*. À quoi s'ajoutent, en 1662, *Les États et Empires du Soleil*.

Débats sur les questions du mécanisme, donc, comme chez Descartes, et de l'atomisme matérialiste, et puis sur un « S'il y a un dieu... et s'il n'y en a point » dont nous reparlerons bientôt. Ce sont là des questions majeures, et dont les conséquences peuvent être très lourdes pour les auteurs quand il y va de rien de moins que de leur vie, que la fiction permet de traiter sous couvert de burlesque.

Le roman burlesque permet ainsi de mettre en avant la libre-pensée, le rationalisme, l'héliocentrisme, l'atomisme, et de critiquer la religion. De telles publications suscitent bien sûr l'hostilité des autorités religieuses, mais aussi celle d'un autre courant de pensée alors en plein essor : le **jansénisme**.

VIII. L'éloquence

Les « Belles-Lettres » distinguaient alors, l'histoire, l'éloquence et la poésie. C'est l'éloquence et la poésie dont nous traitons ici (pas toute la poésie cependant, car le théâtre était alors rangé dans la catégorie de la poésie). Depuis la Renaissance, la poésie en France rêve d'être éloquente. Mais l'idée même d'éloquence renvoie à une pratique orale, et nous parlons ici de textes qui ont subsisté par écrit.

En 1635, le roi Louis XIII signe des Lettres patentes qui établissent l'Académie française. Il y rappelle que le début du règne a été voué à rétablir la « tranquillité publique », le bon état de l'économie et des finances et la position internationale du pays. Il poursuit ainsi :

[...] ce qui nous reste à faire pour la gloire et l'embellissement de la France, [c'est que] les sciences et les arts y fleurissent et que les Lettres y soient en honneur aussi bien que les armes. Nous ne pouvions mieux commencer que par le plus noble de tous les arts, qui est l'éloquence.

On ne peut imaginer proclamation plus explicite, plus officielle et plus solennelle, de l'importance de l'éloquence. Un critique ayant consacré sa thèse aux traités de rhétorique de cette période a pu à juste titre l'appeler l'« âge de l'éloquence ».

De fait, une très large part de la vie politique, juridique et religieuse passe par l'art du discours, que ce soit à l'occasion des cérémonies officielles, des joutes juridiques devant les tribunaux ou des prêches dominicaux, au moyen de la harangue, du plaidoyer et du sermon. Dans les débats scientifiques et religieux, la forme canonique est celle de la disputatio, la « dispute », la confrontation d'arguments. Et comme la vie de société se développe, il s'ajoute à cela une autre forme de l'art de parler : la conversation (de salon ou de cercle savant).

1. Qu'est-ce que l'éloquence ?

On confond souvent l'éloquence et la rhétorique. Or, l'éloquence constitue le but du discours, sa réussite s'il est bien fait ; et la rhétorique, la technique qui aide à y parvenir. L'éloquence est ainsi un phénomène d'abord oral, collectif et immédiat : elle est une parole en action, devant un auditoire, sur le vif. Être éloquent, ce n'est donc pas faire de grandes phrases, mais savoir toucher ses auditeurs.

Pour cela, il est admis de très longue date que l'éloquence doit combiner trois qualités. Un bon discours doit reposer sur une matière consistante, c'est-à-dire **instruire** (que ce soit instruire au sens d'enseigner ou au sens d'« instruire une affaire ») ; il doit aussi **émouvoir ses auditeurs**

(pour retenir leur attention et les sensibiliser au point de vue exposé) ; enfin, il doit **leur plaire** pour obtenir leur agrément et donc emporter leur adhésion (si vous émouvez en menaçant et en faisant peur, on n'écoute plus, on s'enfuit). S'il dose ces composantes avec talent, un orateur peut entraîner l'adhésion ; la difficulté réside évidemment dans une bonne combinaison des trois qualités selon le sujet, le lieu et le moment.

À cet égard, on distingue traditionnellement trois domaines majeurs selon que les discours visent une décision à prendre, un jugement à porter, des exemples à suivre ou non. En d'autres termes : départager le bon du mauvais, le juste de l'injuste, le bien du mal. En termes plus techniques, on appelle ces trois registres : le délibératif, pour la décision, le judiciaire pour le jugement, et l'épidictique pour l'éloge et le blâme (notons que la poésie est souvent destinée à vanter un beau paysage, une belle personne, une belle action ou un beau sentiment, ou au contraire à faire la satire d'un ridicule ou à dénoncer un malfaisant : elle est donc souvent dans l'épidictique).

2. L'imprimé, nouvel espace de liberté

Durant l'Âge classique, l'éloquence s'infléchit parce qu'elle rencontre des conditions nouvelles, pour une part politiques et pour une autre culturelles.

Sur le plan politique, le renforcement de la monarchie rétrécit l'espace de délibération publique. On le sait, la délibération collective par excellence, c'est la vie démocratique. Dans une monarchie, il reste certes, et c'est très important, les délibérations individuelles, celles que chaque individu doit faire dans sa vie personnelle, et celles du monarque dans la vie politique ; mais il n'existe que très peu de délibérations en assemblée ou par le bulletin de vote. En retour, le domaine épictique se renforce et se concentre souvent sur la personne du monarque ou de ses ministres. Sur le plan culturel, la vie sociale se développe, avec la multiplication des cercles et des salons, ce qui contribue à développer les pratiques de la conversation et, par là, la recherche de formes d'éloquence appropriées aux échanges mondains.

Mais un autre phénomène important réside dans l'essor de l'écrit, en particulier de l'imprimé. Il contribue à conserver et à diffuser plus largement les réussites de l'éloquence. Mais ce faisant, il les transforme. On connaît le proverbe : « Les paroles s'envolent, les écrits restent ». Le sens premier en est que les paroles sont ailées, aériennes, s'élèvent et peuvent par là provoquer l'enthousiasme, susciter une adhésion immédiate et forte. L'écrit, lui, a le mérite de durer ; il est moins susceptible d'enthousiasmer immédiatement, puisqu'il ne contient pas les effets

concrets de la voix, du geste, de la présence de l'orateur, mais permet une communication différée, à distance dans l'espace et dans le temps.

En revanche, l'imprimé, n'ayant aucune prise directe avec un auditoire, ne peut en rien contrôler sa réception, expliquer, détailler ou nuancer si l'orateur sent que ses destinataires le suivent mal. Il peut atteindre des destinataires bien plus nombreux, mais leurs réactions restent inconnues de l'auteur (si l'on quitte une assemblée, l'orateur s'en aperçoit ; on peut refermer un livre, l'auteur ne le saura jamais). Il crée donc un espace de liberté accrue, au moment où la parole politique en perd avec la monarchie absolue. C'est dans cet espace que se forment de nouvelles formes d'éloquence, en particulier en prose.

3. L'art de la lettre

Au XVe siècle, Louis XI avait entrepris d'organiser les courriers royaux pour le transport des documents juridiques et administratifs. Les particuliers, eux, devaient faire acheminer leurs lettres par des porteurs : des valets en ville ou des messagers « exprès » d'une ville à une autre. Au début du XVIIe siècle, Sully, ministre d'Henri IV, lance un vaste programme de construction de routes et, pour le rentabiliser, met sur pied un système de transport du courrier. Le long de ces routes bordées de grands arbres, se trouvaient des « relais de poste » : un « poste », c'est la distance que peut parcourir un cheval avant d'être fourbu ; il y avait ainsi un relais tous les 28 kilomètres environ. Ce réseau a contribué à l'essor de l'écriture épistolaire.

Traditionnellement, ce sont les savants qui échangent des lettres. Mais nous parlons ici des lettres mondaines, qui ont des modèles antiques illustres. En pratique, ce ne sont pas des lettres rédigées en langage familier, et elles valent comme des sortes de petits essais de morale ou de politique. En France, c'est sur ce modèle que le genre épistolaire a pris son essor, et une polémique en témoigne au début du XVIIe siècle.

4. La querelle des Lettres de Guez de Balzac

En 1624 paraît un recueil de Lettres signé de Guez de Balzac, qui connaît un succès fulgurant mais fait aussitôt l'objet d'attaques de la part du jésuite Garasse, l'ennemi des libertins, puis du supérieur de l'ordre des Feuillants (une branche des moines cisterciens), le père Goulu. Pendant cinq ans, la polémique fait rage et elle constitue une des premières grandes querelles littéraires de ce siècle – qui en a compté beaucoup. De quoi s'agit-il ?

Balzac, noble de robe très instruit, publie là des lettres qu'il présente comme authentiques. Elles s'adressent à des amis, souvent eux-mêmes gens de lettres, comme le poète Chapelain, mais

aussi à de grands personnages qui sont ses protecteurs, comme le maréchal de Schomberg et même Richelieu. Le ton est donc assez varié, et le tout offre des épîtres, en général longues de plusieurs pages, qui se présentent comme des réflexions sur l'ambition mondaine, le rôle des Grands, ou les charmes de la vie à la campagne.

Par exemple, lorsque le maréchal de Schomberg, qui a été ministre des Finances avant de tomber en disgrâce, est rappelé à la Cour, il lui écrit :

« Il est certain qu'une des plus belles parties de votre vie, c'est votre éloignement de la Cour, durant lequel il n'est pas sorti de votre bouche un seul mot qui ne soit digne de votre courage ».

Puis il se réjouit de le voir revenir aux affaires et déclare qu'il sait que « ni la crainte de la mort, ni la complaisance, ni l'intérêt ne l'empêcheront jamais ni de proposer, ni d'entreprendre ni d'exécuter des grandes choses ». Voilà de quoi valoir à Schomberg la certitude de passer à la postérité, dont Balzac glisse en toute modestie

Une telle lettre relève donc de trois registres : elle propose une brève réflexion littéraire sur ce que doit être un homme d'État (courageux, probe et désintéressé), mais aussi un éloge de son protecteur, qui donne l'exemple de ces qualités, et elle intronise l'homme de lettres comme dispensateur d'immortalité historique. Elle combine ainsi le rôle du conseil donné aux dirigeants politiques (et le conseil appartient au registre délibératif), l'éloge du grand homme (donc l'épidictique) et le plaidoyer (le judiciaire) en faveur de l'utilité de l'écrivain.

Après cet exemple de lettre de congratulation à un puissant qui vient de connaître un succès, voici un exemple de lettre de remerciement. Balzac a été malade et l'évêque d'Angoulême (où résidait Balzac) lui a fait parvenir des confitures exotiques :

[...] cette profusion d'odeurs étrangères que vous avez jetée dans vos confitures m'oblige tant que si vous paissiez toutes vos brebis à ce prix-là, il n'y en aurait point dans tout votre diocèse qui ne vous coûtât bientôt autant que l'éléphant fait à son maître.

Combinaison de la référence humoristique au langage religieux qui convient à un évêque (« paître ses brebis ») et de la comparaison burlesque avec la voracité de l'éléphant ; cette fois, le ton est celui de l'amusement : le style reste soutenu – il s'adresse à un évêque ! – mais il joue avec les codes. Ailleurs, ce sont au contraire de grandes phrases qui font ce qu'on appelle une « période », au rythme ternaire comme dans la précédente lettre (« ni la crainte de la mort, ni la complaisance, ni l'intérêt... »). Balzac est un styliste virtuose.

L'auteur se pose ainsi en intellectuel qui peut jouer les rôles de conseiller, de témoin et d'ami des Grands, tout autant que celui d'ami de certains de ses pairs. C'est reprendre une figure qui obsède l'Occident depuis longtemps : l'homme de lettres conseiller du prince est, depuis Platon et Sénèque, le rôle le plus abouti des lettrés. C'est d'ailleurs aussi l'image de la trajectoire sociale que Guez de Balzac a entreprise. Après des études chez les jésuites puis à l'université de Leyde, l'une des plus réputées à l'époque, il s'installe à Paris dans une carrière de secrétaire et conseiller de dirigeants politiques. Il obtiendra de Louis XIII un titre d'historiographe de France (on se rappelle son allusion à sa capacité à immortaliser son siècle). En même temps, il fréquente les écrivains de sa génération et est reçu dans le salon de la marquise de Rambouillet.

Alors, pourquoi une polémique agressive contre ses Lettres ? On l'accuse notamment de plagiat : il aurait pillé les épistoliers de l'Antiquité. S'inspirer de l'Antiquité était pourtant chose courante, alors. En vérité, ces reproches cachent une sourde inquiétude devant un succès immédiat et immense. Dès cette première publication jusqu'à ses dernières (ses Lettres sont publiées jusqu'après 1650), on a proclamé Balzac fondateur, maître et modèle de la prose éloquente en français. Néanmoins, les religieux qui l'attaquent ne cherchent pas à faire carrière dans les lettres, et ne se posent donc pas en concurrents jaloux. Ce qu'ils visent, c'est plutôt l'orgueil de Balzac, qui met en scène des grands pour attirer les lecteurs, puis pose auprès d'eux à son avantage, en conseiller et intime. Or, les gens d'Église estimaient que le rôle de conseiller leur revenait de droit. Le succès de Balzac les inquiète parce que l'opinion pourrait accorder aux écrivains profanes une fonction qui échapperait ainsi aux ecclésiastiques : avec Guez de Balzac, l'écrivain prend la place du clerc.

Les ecclésiastiques portent donc contre lui l'accusation la plus grave, celle de libertinage. Balzac a été l'ami de Théophile de Viau, condamné pour libertinage. La querelle ne porte donc plus sur la forme et le style des lettres, mais sur la posture de l'écrivain éloquent et sa puissance nouvelle. Depuis Cicéron et Quintilien, auteur d'un manuel d'art oratoire, on disait que l'orateur doit être un homme de bien habile à bien parler ; on accuse logiquement Balzac d'être d'autant plus virtuose dans l'éloquence qu'il n'est pas un homme de bien...

La querelle finit par s'apaiser. Balzac réédita ses Lettres avec des augmentations, entra à l'Académie française et donna des ouvrages tels que *Le Prince* (1631), guide politique à l'usage des dirigeants mais antimachiavélique, et *Aristippe* (posthume, 1658), critique des mauvais ministres. Il affirmait par là une dimension politique de l'éloquence écrite jusqu'alors inconnue en France.

Mais les auteurs de lettres n'ont pas tous le sérieux d'un Balzac : certains ont eu du succès pour leur humour et leurs traits d'esprit.